



Le Souvenir  
**napoléonien**  
Société française d'histoire napoléonienne

Délégation de Nice Alpes-Maritimes



*Statue d'André Masséna, maréchal d'Empire, Prince d'Essling, sur la Promenade du Paillon à Nice*

---

# Bulletin de liaison

---

Numéro 028, Décembre 2023

---

## Sommaire

Activités du Porte-Drapeau 1er semestre 2023 par Hervé SERREAU .....	2
IN MEMORIAM : Aux cinq militaires de Villars présents à la bataille de Solferino par Dr BOURRIER.	6
Jean-Baptiste-Dominique RUSCA, médecin, général et Baron de l'Empire par Jacques DIMIEZ .....	8
Guillemes et le Second Empire par les Drs Michel et Marianne BOURRIER .....	24
Mots-croisés grille n°28 par Guy LINDEPERG .....	34
Remue-méninges XXVIII de l'Empereur par Guy LINDEPERG .....	35
Solutions des jeux du bulletin n°027 : .....	35
Solutions des Remue-méninges XXVII de l'Empereur par Guy LINDEPERG : .....	36

**VOUS SOUHAITEZ PARTICIPER A LA REDACTION DU BULLETIN ?  
N'HESITEZ PAS A PROPOSER VOS ARTICLES A L'ADRESSE CI-DESSOUS :**

**Délégation Nice Alpes-Maritimes du Souvenir napoléonien  
138 avenue des Arènes de Cimiez  
06000 Nice**

**Tél : 06.14.11.47.07**

**Courriel : [nice.delegation@gmail.com](mailto:nice.delegation@gmail.com)**

## Activités du Porte-Drapeau 1er semestre 2023

Par Hervé SERREAU

Au cours du premier semestre 2023 des conférences de haut niveau se sont déroulées au Palais Masséna, devant un public de plus en plus nombreux et assidu. Soulignons la qualité des intervenants. Parallèlement, le Porte-Drapeau a représenté la Délégation lors de multiples manifestations patriotiques. Citons notamment : La cérémonie en souvenir de la disparition du sous-marin « *La Minerve* », l'hommage rendu aux Gendarmes morts en service, la Messe célébrée en l'honneur des Soldats morts pour la France, la journée Nationale de la Résistance et la commémoration de la victoire du 08.05.1945...

 <p>Messe en l'Eglise Saint Pierre d'Arène de Nice</p>	<p><b>Janvier</b> <b>Lundi 09 :</b></p>	<p><b>Nice – Eglise St Pierre d'Arène</b></p> <p>Messe pour le repos de l'âme de Napoléon III, décédé le 09.01.1873</p> <p>Statique.</p>
 <p>M. Abel DOUAY</p>	<p><b>Samedi 21 :</b></p>	<p><b>Nice - Villa Masséna</b></p> <p>Conférence de M. Abel Douay, ancien président « <i>Des amis de Napoléon III</i> » :</p> <p>« <i>L'Impératrice Eugénie et l'inauguration du canal de Suez</i> »</p> <p>Statique.</p>



M. Alexandre GOURDON.

**Février :  
Samedi  
25 :**

**Nice - Villa  
Masséna**

**Conférence de M.  
Alexandre Gourdon,  
historien :**

**« Le Maréchal NIEL,  
ultime espoir des  
armes Françaises ».**

*Statique.*



Le conférencier et le délégué du SN de Nice avec Madame Tatiana COMTE - OFFENBACH.

**Mars :  
Samedi  
18 :**

**Nice -Maison des  
Associations - Place  
Garibaldi**

**Conférence de M.  
André Peyrègne :**

**« La musique sous le  
Second Empire ».**

**En présence de  
l'arrière – arrière-  
petite-fille de  
Jacques Offenbach.**

*Statique.*



Madame Emmanuelle PAPOT – CHANTERANNE et Monsieur David CHANTERANNE.

Avril :  
Samedi  
29 :

Nice–Villa Masséna

Conférence de M.  
David Chanteranne,  
historien, et de Mme  
Emmanuelle Papot,  
Vice-Présidente des  
« Amis de Napoléon  
III » :

« La jeunesse des  
deux Empereurs ».

Statique.



Nombreuse assistance dans le grand salon de la Villa Masséna



Monsieur PEYREGNE et Madame Tatiana COMTE - OFFENBACH.

**Juin :  
Samedi 3**

**Nice - Centre  
Universitaire  
Méditerranéen**

**Conférence de M.  
André Peyrègne et  
Mme Comte-  
Offenbach.**

**« Offenbach, un  
Empire pour rire »**

*Statique*



Monsieur Patrice GUENIFFEY

**Samedi  
24**

**Nice -Villa Masséna**

**Conférence de M.  
Patrice Gueniffey,  
historien.**

**« D'un coup d'Etat  
à l'autre »**

*Statique*

## **IN MEMORIAM**

### ***Aux cinq militaires de Villars présents à la bataille de Solferino***

***Par les Docteurs Michel et Marianne Bourrier***

Répondant à la demande de **notre délégué concernant « les Cinq militaires de Villars présents à la bataille de Solferino »**, je suis heureux d'évoquer plus amplement leurs noms que j'ai cités à Magenta, Magenta où par ailleurs le jeune Victor Masséna, troisième duc de Rivoli, s'était couvert de gloire dans une brillante charge de cavalerie.



*Napoléon III à la bataille de Solferino par le peintre Jean-Louis Ernest Meissonier*

Le docteur Magnan, leur presque contemporain, a transmis les identités des « **Cinq de San Martino** » dans son ouvrage intitulé : « *Villars, un fief des Grimaldi de Beuil (Nice, Don Bosco, 1936)* :

**Il s'agit de :**

- **Tomaso Borrelli,**
- **Domenico Caisson,**
- **Clemente Martin,**
- **Marcellino Giuseppe Tardeil** (qui fût aussi soldat sous ses prénoms francisés durant la Guerre de 70) ; ils étaient des conscrits des classes 57 à 59. Pour l'anecdote, sur les 29 à 59 appelés des classes villaroises citées plus haut, un quart était retenu après exclusion d'un quart de débiles et de soutiens de famille, une moitié était libérée par le tirage au sort ; ainsi il restait un contingent de 9 à 16 conscrits par an, d'une taille moyenne de 1m 678, ce qui était grand pour l'époque.

- **Pour ce qui concerne Eugenio Remusati**, au retour de « notre campagne d'Italie de mai 2023 », j'ai pu interroger ma compatriote et amie Michèle Pointis, généalogiste distinguée, son arrière-petite-fille. Le sort d'Eugenio fut assez triste. Aîné d'une famille pauvre et nombreuse, il s'était engagé (le sabre et le goupillon constituaient alors une manière de subsister). Quand il revint au pays, ayant « tiré ses sept ans », il fut assez mal accueilli pour avoir servi le Royaume de Piémont-Sardaigne. « *Il passait pour un traître* » dit Michèle, non sans amertume.



*Napoléon III à la Bataille de Solferino par le peintre Adolphe Yvon*

En fait, Eugenio et ses quatre camarades avaient combattu pour le Risorgimento, certes, mais aussi, par ricochet pour avoir donné Nice à la France, et en tout cas, même sans le savoir, pour la Liberté, et j'étais ému de pouvoir évoquer leur mémoire sur les lieux de leurs souffrances.

Quant à Victor Masséna, son nom en fit le candidat du gouvernement pour la circonscription de Puget-Théniers, qui lui était assez indifférente. Villars ni Guillaumes par exemple, n'eurent droit à sa visite. Heureusement il construisit à Nice le Palais qui porte son nom.

## **Jean-Baptiste-Dominique Rusca, médecin, général de division, et Baron de l'Empire**

*Par Jacques DIMIEZ*

*Dans ses mémoires [2], le Docteur René-Nicolas-Dufriche-Desgenettes passe en revue les officiers supérieurs qu'il a approchés et connus au cours de sa carrière aux armées, notamment au quartier général d'Oneille puis au grand quartier général d'Albenga à la fin octobre 1795. Il évoque notamment un de ses confrères piémontais, personnage « haut en couleur » qui a particulièrement marqué ses souvenirs : le médecin-chef à l'armée d'Italie, Jean-Baptiste Dominique Rusca. Grâce à son sens aigu de l'observation et à la richesse de ses souvenirs, Desgenettes apporte un éclairage inattendu de ce militaire patriote aux brillants états de service, mais doté d'une personnalité pour le moins « contrastée ». Rusca fut un de ces Sardes, au destin hors-série, un aventurier qui a parcouru le monde avant de se dévouer à la fortune des armes de la France et qui resta fidèle à l'Empereur jusqu'à sa mort.*



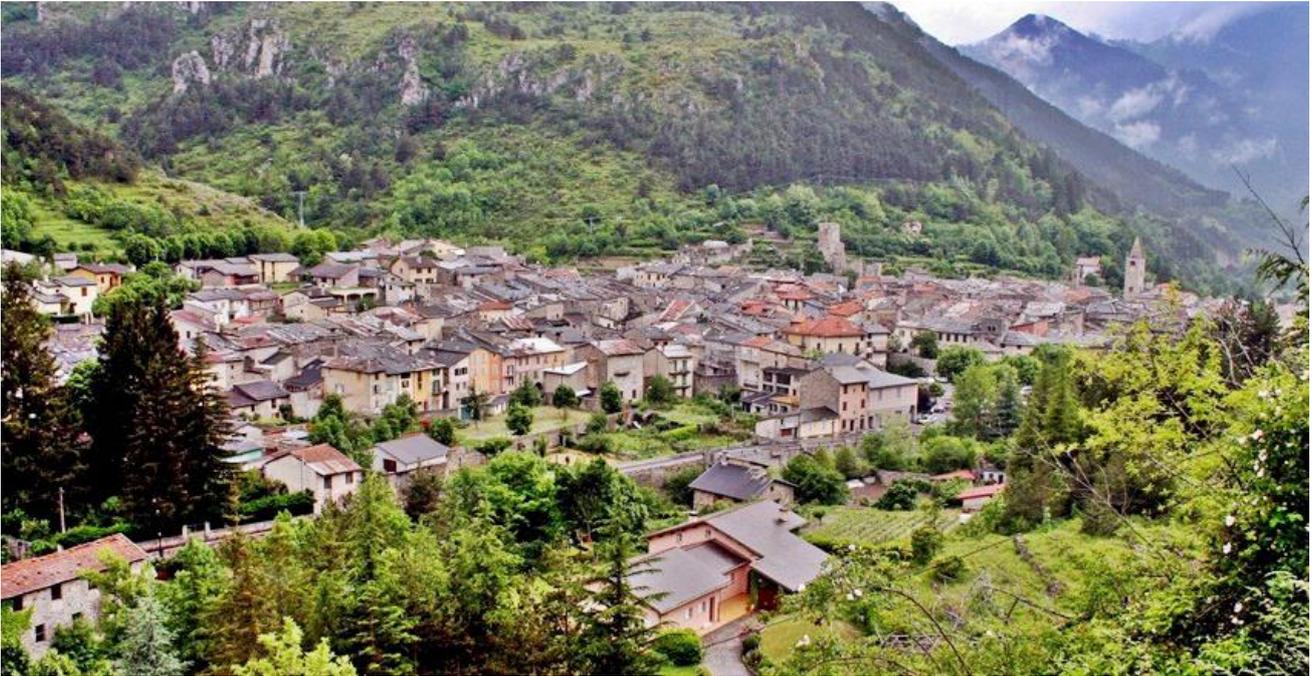
1. Général Jean-Baptiste Rusca (1759-1814) par Maurizio Felice

### ❖ **Un Piémontais studieux devenu « Praticien de la Médecine »**

**Giovanni Battista Domenico Rusca est né le 27.11.1759** à « La Briga » dans le Comté de Nice, actuellement : « La Brigue », dans les Alpes-Maritimes. Il est baptisé le lendemain de sa naissance. Il est l'un des quatre fils de Rainier Rusca, ci-devant Notaire, né en 1730 et de Dorothee Gabero qui se sont mariés le 27.05.1752 à Saorge. Dorothee Gabero est la fille de Philippe Gabero. Le grand-père paternel de Jean-Baptiste Rusca, né en 1717, Antoine Rusca, également Notaire, a épousé le 25.04.1717 Pétronille Baruchi. Le parrain de Jean-Baptiste est Pierre Antoine Lascaris et la marraine Françoise Thérèse Gabero.

Par ses ascendances Baruchi et Lascaris, la Fratrie Rusca appartient à la noblesse. On dispose de peu d'informations sur l'enfance de Jean-Baptiste Rusca. L'enfant grandit à La Brigue, village médiéval perché à 500 mètres d'altitude, autrefois domaine des puissants Seigneurs Lascaris. Les maisons à

hautes façades sont ornées de linteaux de portes, sculptés dès le XV<sup>ème</sup> siècle dans des schistes, aux armoiries des propriétaires.



2.Village de la Brigue

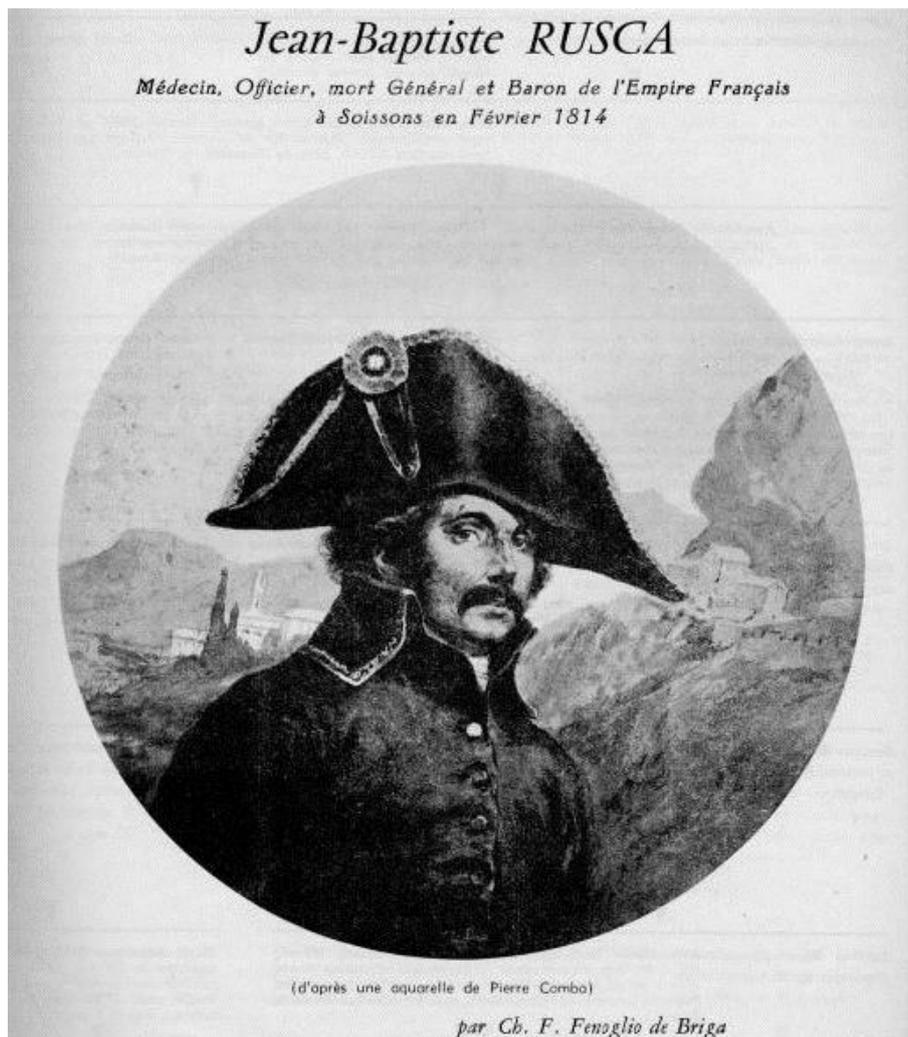
Si l'on se réfère à sa future carrière, à sa capacité de mémorisation et à l'étendue de ses connaissances, tout laisse penser qu'il fut un élève studieux et qu'il fit de bonnes études de médecine. Selon les diverses sources biographiques le concernant, il aurait étudié dans de nombreuses écoles et universités tour à tour à Turin puis à l'école de médecine et d'anatomie de Pavie, à Bologne et à l'école de chirurgie de Padoue... Face à la multiplicité des lieux de formation, un sérieux doute subsiste : on ne sait si Rusca a satisfait à tous ses examens et s'il obtint effectivement un doctorat à Bologne. Un fait est certain : il exerça son art en portant le titre de « *Praticien de la médecine* ». Qui plus est, son acte de décès dressé le 07.03.1814 énonce à la dernière ligne qu'il était : « *Ci-devant, médecin du Prince de Monaco* ». Rusca avait donc un protecteur, ce qui renforce la crédibilité du personnage.

On sait que dès le XVII<sup>ème</sup> siècle, il y avait diverses façons d'apprendre l'art médical : soit étudier en université pour obtenir officiellement un doctorat afin de pouvoir exercer au sein d'une clientèle fortunée de ville, ou mieux comme médecin auprès d'un « protecteur », soit de procéder « par apprentissage » en se confrontant par quelque moyen que ce soit au milieu hospitalier, à la chirurgie de ville ou aux barbiers arracheurs de dents...seuls recours des malades pauvres. Pour ce qui concerne Rusca, dans ses mémoires, le Dr Desgenettes [2] se montre prudent et par certains côtés « évasif » en écrivant : « *il aurait étudié dans l'Université de Bologne et y avait même pris le grade de docteur en médecine...* ». Il ajoute : « *Rusca voyagea assez longtemps dans l'Orient avec ce titre, et exerça la médecine à Constantinople, dans l'Archipel et sur la côte de Barbarie.* »

Entreprendre un voyage périlleux en Orient dans sa jeunesse démontre l'esprit d'aventure de Jean-Baptiste Rusca. On ne sait quand il revint au pays. Il exerça alors à Nice, à Menton puis dans l'hôpital militaire de Monaco où il se serait intégré à l'équipe médicale du Prince. Vraisemblablement Rusca avait tiré profit de ses voyages pour affermir ses connaissances médicales et très probablement sa pratique chirurgicale. Mais il ne réussit pas à son retour à se fixer et demeura dans une situation d'instabilité professionnelle.

## ❖ Rusca : une personnalité contrastée volontiers critiquée

Les portraits et descriptions de ceux qui l'ont approché montrent que Rusca avoisinait une taille de 2 mètres, qu'il avait dans sa maturité un certain embonpoint, une encolure de taureau, des cheveux crépus et une moustache tombante. Ses détracteurs ont insisté sur son aspect général négligé, sur ses mauvaises manières, ses pitreries, «sa tournure» et son «jargon» qui ne correspondaient pas à ce qu'on peut attendre d'un médecin ou d'un officier de haut-rang de l'armée française. Toute sa carrière il demeura un soldat de l'An II. On lui reconnaissait un sens de l'autorité, de la volonté, de l'énergie et du courage. D'un caractère colérique, impulsif et changeant, il pouvait se montrer tour à tour acerbé ou drôle. Volontiers emporté, il pouvait se révéler imprudent. Bref, d'une manière générale, il n'attirait pas la sympathie.



## ❖ Une adhésion inconditionnelle à la République française

**En 1789**, Rusca a 30 ans lorsque la Révolution française éclate. Il exerce alors à Menton comme « médecin pensionné de la ville ». Il a épousé à Monaco une demoiselle Novaro. Le couple aura deux filles, Lucrece et Théopista. Bien qu'il ait atteint l'âge de la maturité, Rusca révèle encore sa nature exaltée. Il s'enflamme, adopte d'emblée les idéaux révolutionnaires et se montre chaud partisan du régime républicain. Qui plus est, l'armée de la révolution sera désormais son centre d'intérêt et sa principale préoccupation. Calculateur et persévérant, il arrivera à ses fins, mais son intégration à l'armée d'Italie se fera par étapes successives.

**En fin d'année 1792, Rusca arrive à Nice.** La ville qui vient d'être occupée par les troupes françaises est agitée et soumise à des pillages. Rusca noue contact avec les Jacobins de Nice. Sa participation comme auditeur aux séances de la « *Société populaire de Nice* » ne passe pas inaperçue. Il y prend plusieurs fois la parole pour dénoncer avec véhémence les prévarications de plusieurs agents, dont le directeur de la Poste, l'abbé Rondelli. C'est dans cette instance qu'il est remarqué par les représentants en mission, Ricord et Robespierre le jeune. Son orientation politique puis son engagement, lui valent d'être banni du Piémont et la confiscation de ses biens. Manifestement en danger dans le Comté de Nice, il se réfugie en France où il entame une nouvelle période d'incertitude professionnelle. On ne sait s'il maîtrise la langue française, mais il finit par s'orienter vers le service de santé de l'armée française d'Italie. **Il contacte le « Commissaire Ordonnateur de l'armée » qui l'engage, sans difficulté, le 04.01.1793, en qualité de « Médecin ordinaire à l'armée d'Italie ».** Ses supérieurs soulignent « *qu'il y donna des preuves de ses talents dans sa pratique médicale.* » Rusca affiche plus que jamais son farouche jacobinisme et son anticléricalisme forcené. Il se mêle des affaires municipales et joue les justiciers ; tenace, il réitère ses doléances tant qu'elles ne sont pas satisfaites.

### ❖ **A l'origine d'un projet militaire novateur : les compagnies de sapeurs-guides**

Le Docteur Desgenettes raconte une anecdote lorsqu'il rencontre Rusca pour la première fois à son arrivée à Nice en 1793 : il le décrit comme un « joyeux luron » : « *Rusca m'aborda et me proposa, presque tout de suite, de me vendre l'habit d'uniforme fort galonné qu'il avait sur le corps... Je lui fis observer d'abord que d'après sa stature élevée et sa rotondité, on pouvait loger deux médecins comme moi dans son habit ; puis je lui demandai ce que signifiait un casque qu'il portait à la main, coiffé, au reste, qu'il était d'un chapeau.* » Rusca répond alors « *qu'il va arrêter la médecine qui ne pouvait le mener à rien* » (!) et qu'en accord avec le général en chef Biron, **il va lever une compagnie de sapeurs-éclaireurs avec l'espoir d'en faire le noyau d'un corps de guides pour servir dans les montagnes piémontaises...** Il ajouta : « *Le casque que j'ai à la main sera la coiffure du nouveau corps.* »

Desgenettes atteste que la nouvelle compagnie de sapeurs-guides fut organisée promptement et qu'il ne s'agissait pas d'une simple idée en l'air...

### ❖ **Officier de santé puis chef de bataillon des sapeurs-guides à l'armée d'Italie**

**Au début de l'année 1793,** Rusca bénéficie d'un avancement très rapide : ses interventions en séance à la « *Société populaire de Nice* » y sont probablement pour quelque chose. **Il est élevé au grade d'officier de santé, chargé de coordonner l'activité des services de santé.** On lui confie deux hôpitaux à Nice, l'hôpital de Villefranche, et un petit dépôt sanitaire à Levens.

**Mais, à l'exercice de l'art médical hospitalier, Rusca tend à préférer l'art de la guerre ;** il choisit de s'éloigner temporairement et obtient de servir quelques temps au quartier-général de l'armée du siège de Toulon. Ce retrait temporaire lui permet manifestement un apprentissage accéléré du fonctionnement d'un Etat-Major. Les bonnes relations qu'il entretient avec les officiers le renforce dans le goût des armes. En fait, le siège de Toulon va mettre fin à la carrière médicale de Rusca. En raison de sa connaissance de la géographie du haut-pays de Nice où il a passé son enfance et son adolescence, Rusca réussit à se faire nommer **le 01.05.1793, officier dans la fonction d'adjutant-chef de bataillon au 6<sup>ème</sup> bataillon de sapeurs-guides. A cette date il cesse ses activités médicales.**

Sa ténacité et son patriotisme lui valent d'être **nommé membre du « Comité de salut public » le 18.09.1793**. Ricord et Robespierre le Jeune, écrivent le 05.10.1793 au Comité de Salut public : « *Nous sommes ici secondés par une armée de héros. Le capitaine de pionniers Rusca, homme de courage et d'une active surveillance, la terreur des Barbets, dont la tête est mise à prix par le tyran piémontais, fait don à la Patrie de 50 livres par mois tout le temps de guerre...* »

Compte-tenu de ses états de service et de sa notoriété politique, **Rusca est nommé adjudant-général chef de bataillon le 13.12.1793**. Il n'accomplit plus de tâches médicales, mais il doit dorénavant mener des troupes au combat. De retour à Nice, Rusca s'illustre rapidement à la tête de sa compagnie d'éclaireurs pionniers. Il s'emploie à développer un réseau d'informateurs qui finit par inquiéter l'Etat-major Piémontais, tant leur niveau d'espionnage est précis ; aucun sentier, aucun chemin de contrebandiers, aucune redoute, aucun déplacement de troupes n'échappent à leur vigilance.



4. Sapeur de Bataillon du Génie en 1793

#### ❖ La réputation de Rusca : « terreur des Barbets »

La résistance spontanée des Barbets a éclaté dès l'automne 1792. Il s'agit initialement de réactions d'auto-défense des paysans du Comté de Nice contre la présence de l'armée française du Général d'Anselme. Le 03.11.1792, des Barbets déciment une grosse partie du 2<sup>ème</sup> bataillon de l'Aude. Composés de paysans et de montagnards, les Barbets sont considérés comme des brigands et ne peuvent pas être catégorisés comme des soldats par les unités de l'armée d'Italie. A la suite des combats, des embuscades et des escarmouches opposant les sapeurs et soldats français aux « Barbets », ceux-ci finissent par se renforcer et par constituer une véritable « *Milice nationale piémontaise* », selon les termes mêmes du roi de Sardaigne [2]. On assiste effectivement de part et d'autre à une montée des violences. Des prisonniers qu'ils soient militaires ou civils, font l'objet de mauvais traitements. Les militaires français, encouragés la plupart du temps par leurs officiers, se livrent à des actes de réquisition, de vol, de pillage, de représailles et à des actions anti-religieuses et anticléricales. Dès 1792, à Monaco, un simulacre de procès du Pape était organisé avec une procession d'ânes mitrés... En 1800, le maire de la Brigue avoue que des Barbets venus d'Oneille, de Saorge, et de Tende opèrent des incursions récurrentes et arbitraires et qu'ils n'hésitent pas à abattre les notables qu'ils rencontrent sur leur chemin, accusés de complaisance envers les Français...

**Le 25.08.1793**, Rusca, lors d'une réunion de la « *Société populaire de Nice* », entraîne les membres de ce « club de réflexion », au monastère des Clarisses de Nice et en chasse sans ménagement les religieuses. Rusca récidivera ce type d'expédition en avril 1794 alors qu'il commande sa troupe de sapeurs-pionniers. Pour sa défense Rusca accusera les sœurs de pactiser avec l'ennemi et de collaborer avec les Barbets...

A la tête de son unité, grâce à sa connaissance des secteurs géographiques du haut-pays, Rusca est devenu un redoutable officier d'avant-garde, spécialisé dans la lutte anti-barbets. Il est rangé parmi les traîtres, il est devenu un proscrit dont la tête est mise à prix par les autorités piémontaises, mais il est surtout craint. Des rumeurs circulent suivant lesquelles les Sardes auraient monté une opération pour l'enlever et l'éliminer, mais sans succès. Lorsque « le renégat » envahit son village natal, sur les hauteurs de Tende, à la tête de son unité de sapeurs-guides, il tient sa revanche et fait marteler des linteaux armoriés situés au-dessus des portes d'entrée des maisons de certains nobles locaux. Entre autres méfaits, Rusca ordonne la destruction de la prédelle de l'autel, (un soubassement d'un retable dédié à Sainte-Marthe) dans l'Eglise de la Brigue. Ces destructions « ostentatoires », ordonnées par Rusca, résultent de toute évidence d'un esprit de vengeance. Il sera également incriminé pour la « laïcisation » de l'Eglise Saint-Jaume de Nice...

**Dans les campagnes, à tort ou à raison, Rusca acquiert la réputation d'être un des hommes les plus féroces de la région.** Desgenettes écrit que Rusca, « *devenu objet de terreur, a exploité cette réputation sans la mériter* ». Il atteste qu'il ne déplaisait pas à Rusca d'être craint et que l'on parle de lui, même à tort. Desgenettes énonce alors une théorie visant à montrer combien la vraie nature de Rusca était à l'opposé de sa mauvaise réputation. On ne peut pas dire que la démonstration du bon docteur Desgenettes emporte l'adhésion... Il écrit : « *les hommes de plaisir, qu'ils soient plus ou moins délicats sur le choix, sont rarement cruels. Or celui dont nous parlons (Rusca), excellait dans les bouffonneries, et nul au milieu surtout des festins, n'eût pu lui disputer le prix dans ce genre de plaisanteries qui constituent un farceur, ou ce que l'on appelle dans un certain monde, un bambocheur accompli.* »

Il ajoute, en aggravant le trait : « *Rien de plus divertissant, en effet, que de voir Rusca quittant son costume militaire, sous lequel il ressemblait à Holopherne, affubler sa tête d'un turban, jouer le marabout qui appelle à la prière, et le santon qui la récite ; ou bien faire, avec le ton le plus patelin, le moine mendiant. Tirant parfois d'une gibecière une perruque de filasse et d'énormes lunettes de buis, il imitait un marchand d'orviétan avec une perfection qui donnait à penser qu'il avait souvent joué ce rôle.* »

### ❖ **Première campagne d'Italie sous le commandement de Masséna**

**En 1794, Rusca est rattaché à la division de Masséna** à l'armée d'Italie sous le commandement de Dumerbion qui a été nommé général en chef de l'armée d'Italie le 08.08.1793 ; (il conservera son commandement jusqu'au 20.11.1794). En fait, le mauvais état de santé de Dumerbion l'empêche de diriger les combats. Rongé par la goutte, souffrant le martyre, Dumerbion demeure cloué au lit. Ce sont ses généraux plus jeunes tels Dugommier et Masséna qui mènent effectivement les opérations et qui affrontent l'armée austro-sarde. La campagne s'annonce bien. L'armée du général de Wins est vaincue aux combats de **Gilette** (nuit du 18 au 19.10.1793). Du 06 au 09.04.1794, les Français s'emparent de l'enclave piémontaise et du port **d'Oneille** en Ligurie occidentale, après avoir imposé leur passage sur le sol de l'Etat génois. **Du 24 au 29.04.1794**, Rusca participe sous le commandement de Masséna à la conquête du haut-pays niçois, en particulier de **Saorge** et de **Briga** sur la route montagnaise qui mène au col de **Tende**. Rusca guide les troupes de Masséna dans les montagnes brigasques, chasse les Piémontais du **col de Fouvelus**.

Surtout il concourt à réduire le « Château Saint Georges » de Saorge perché à 500 mètres, véritable gardien du Comté de Nice surplombant les gorges de la Roya. Le 28.04.1794, Rusca à la tête de son unité investit la forteresse en la contournant par l'arrière pendant que le général André Masséna attaque à la tête des grenadiers. A **Briga** où ses unités stationnent quelques semaines (cf plus haut), Rusca est accusé d'avoir dirigé, par vengeance, la destruction de certaines armoiries gravées dans la pierre sur les linteaux des portes des habitations des nobles locaux et d'avoir commis des destructions dans l'Eglise. Ces dégradations auraient procédé de la même intention : venger sa disgrâce et son bannissement du Piémont... Ces accusations ne paraissent plus fondées car, après les probables réfections réalisées, La Brigue est un village particulièrement réputé pour la richesse de ses linteaux depuis le XVème siècle.



5. Linteau de porte décoré à La Brigue

Fait glorieux, combattant dans la ville de **Bore** dans la province de Parme en Emilie-Romagne, Rusca se trouve confronté à trois dragons autrichiens ; il en tue un et fait les deux autres prisonniers. Le département des Alpes-Maritimes, en reconnaissance de cette action, lui décernera en juillet 1794, un sabre d'honneur. Ainsi Rusca s'est fait connaître par son intrépidité, son sens du commandement et son courage au feu.

### ❖ Brève participation de Rusca à l'armée des Pyrénées-Orientales en Espagne

**En 1795**, Rusca sert dans la division d'Augereau à l'armée des Pyrénées-Orientales commandée par Pérignon puis par Schérer. **Il est promu adjudant-général chef de brigade le 13.06.1795**. Le lendemain il combat en Catalogne et se distingue à la bataille de **Crespia** et le **14.06.1795** à la bataille de la **Fluvia**. A **Crespia** il commande une petite unité de chasseurs et s'empare de « *trente paires d'épaulettes d'officiers espagnols* » Après ces deux batailles, les deux armées épuisées et très éprouvées ne sont plus en état de livrer un combat.

Les Espagnols s'occupent de l'instruction de leurs recrues et les Français, affaiblis par les maladies et les désertions, se trouvent dans l'impossibilité de reprendre l'offensive. **Une fois la paix avec l'Espagne signée à Bâle le 22.07.1795**, les hostilités franco-espagnoles cessent. A Paris, le Comité de Salut public décide alors d'envoyer de suite, en renfort, 6 000 hommes de l'armée des Pyrénées-Orientales à l'armée d'Italie. Rusca ne fait pas partie de ce premier contingent et préfère rester aux côtés d'Augereau.

## ❖ Retour à l'armée d'Italie sous le commandement d'Augereau

Lorsqu'il a confirmation officielle de la dissolution de l'armée des Pyrénées-Orientales, Rusca suit Augereau et le second contingent de 12000 hommes à l'armée d'Italie. **Le 25.10.1795**, Desgenettes sollicite de pouvoir reprendre les fonctions de médecin en chef de l'armée d'Italie. **Le 28.10.1795, il se trouve à Oneille** où se regroupent les 30.000 hommes des armées qui reprennent leurs anciennes positions sur la rivièrre du Ponent de Gènes. Le lendemain il est au grand quartier général à **Albenga**. Tous les chefs des armées y sont réunis : quatre généraux de division vont coordonner leurs attaques : Masséna sera au centre, Schérer et Augereau à l'aile droite et Sérurier à Gauche. Comme nous l'avons vu, le Docteur Desgenettes fait ainsi la connaissance de l'Adjudant général Rusca, aux ordres d'Augereau.

**Le 22.11.1795, Rusca est nommé Général de brigade au feu sur le champ de bataille de Vado en Ligurie.** Sa promotion sera confirmée le 24.12.1795. Le lendemain, Rusca s'illustre particulièrement à la terrible bataille de **Loano (23 et 24.11.1795)** livrée contre les Autrichiens de Wallis et d'Argenteau. Rusca sous le commandement d'Augereau est positionné à l'aile droite. Courageusement, il se porte, au pas de charge, à la tête d'une colonne de 1700 hommes, sur trois redoutes, véritables camps retranchés, qui forment les avant-postes de l'ennemi, en avant de **Loano**. Deux des redoutes sont prises d'assaut avec beaucoup d'ardeur en vingt minutes, et la troisième est abandonnée par les autrichiens qui s'enfuient. Rusca seconde alors le chef de brigade Lannes. Successivement cinq positions retranchées, garnies de canons et placées les unes derrière les autres, seront emportées.

**Le 09.04.1796, le jeune général Buonaparte, commandant de l'armée d'Italie, arrive à l'Etat-Major de Savone.** Il presse ses généraux d'attaquer au plus vite. Rusca demeure dans l'état-major d'Augereau et devient l'un de ses commandants de brigade. Il va participer à la première bataille gagnée par Buonaparte avec l'armée d'Italie ; elle va durer quatre jours... Buonaparte passe à l'offensive avec les divisions d'Augereau, de Masséna et de Laharpe qui font preuve d'une rapidité exemplaire et bousculent les Autrichiens qui refluent en désordre.

**Les 14 et 15.04.1796, à Montenotte,** Rusca fait une centaine de prisonniers et s'empare de deux canons et des hauteurs de **San-Giovanni**. Puis il combat à **Deگو** et participe à la prise du camp retranché de **Cevale le 07.05.1796**, avant d'être nommé commandant de la place de **Mondovi**.

Continuant de se battre dans cette campagne éclair, Rusca sert à **Lodi le 10.05.1796**. Certains lui attribuèrent un rôle déterminant dans la victoire du pont de Lodi car Rusca se serait jeté au pas de charge à la tête de sa brigade, sous un feu terrible, sur une colonne autrichienne et sur les canons à mitraille, qui menaçaient la position. Pour ces faits glorieux, Rusca reçut deux lettres de félicitations de la part du gouvernement pour sa conduite à Loano, à San-Giovanni, ainsi qu'à Lodi. En juin **1796**, il rejoint la division de Sauret. **En juillet 1796**, il est chargé de la défense de **Salò**. Alors que le **31.07.1796** il est au combat et s'emploie à défendre la place avec vigueur, il est blessé par deux balles à la cuisse gauche.

## ❖ Rapide retour de Rusca après blessure à l'armée d'Italie en 1796

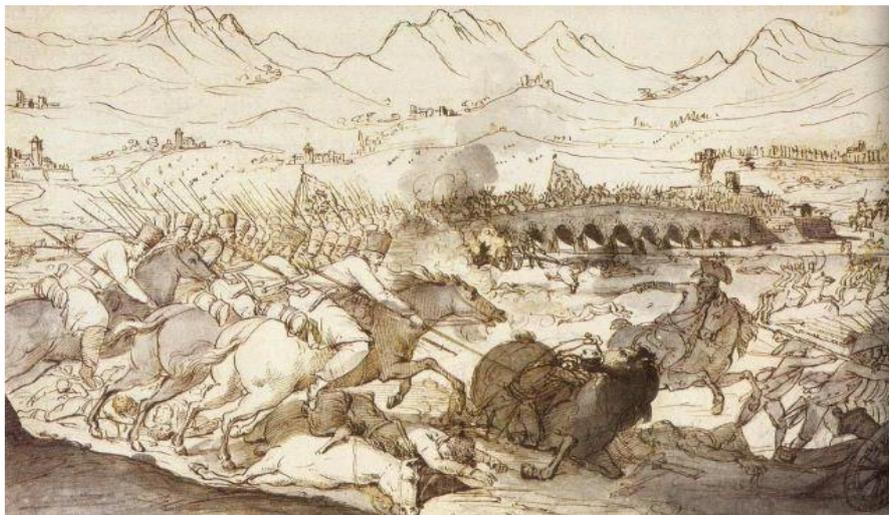
A peine a-t-il le temps de se rétablir qu'il retourne en **octobre 1796** à l'armée d'Italie sous Augereau et prend ses commandements à **Reggio, Modène** et **Bologne**. Il continue à commander diverses places en Italie jusqu'en mars 1797, date à laquelle il rejoint la division de **Victor**.

## ❖ Campagnes à l'armée de Rome puis à l'armée de Naples en 1798

Le **11.04.1798**, Rusca passe à l'armée de **Rome**. Il est également attaché à l'armée de Naples aux ordres de **Championnet**. En **novembre 1798**, ces armées quittent les états pontificaux et se portent en avant. Le **28.11.1798**, Rusca à la tête de deux bataillons met en déroute une colonne de 14000 napolitains à **Torre-de-Palma** sur l'Adriatique. En décembre de la même année il fait beaucoup de prisonniers, s'empare de 32 pièces de canons et de 40 caissons de munitions à **Monte-Pagano**.

Le **23.01.1799**, il participe à la prise de **Naples** et, en reconnaissance de ses mérites, le **05.02.1799**, il est promu **général de division sur le champ de bataille de Porto-Fermo**. Avec une poignée de soldats il a résisté farouchement à un corps austro-sarde débarqué à Livourne qui menaçait de couper en deux les troupes françaises. Rusca reste en Italie et suit le mouvement de l'armée, alors que Championnet a cédé son commandement à Mac Donald et que la retraite de l'armée de Naples a été ordonnée. Il prouve alors son talent stratégique en résistant pendant trois jours aux harcèlements ennemis sur les arrières-gardes.

Du **17 au 19.06.1799**, il combat avec efficacité à l'affaire de **la rivière Trebbia, près de Plaisance**, contre les coalisés Austro-Russes. Les combats, mal engagés par Mac Donald, sont d'une rare violence et vont durer trois jours. Contraint de replier ses troupes en bon ordre, Rusca est blessé de deux balles à la jambe gauche. Mal transportable par l'armée en retraite, il est laissé à Plaisance avec d'autres officiers blessés et abandonné aux bons soins de l'ennemi. Il est fait prisonnier par les autrichiens et sera libéré au bout de 20 mois. Une fois rentré en France, le général Rusca est mis en inactivité.



6. Bataille de la rivière Trebbia. 17 au 19.06.1799. Auteur inconnu.  
« Dragons autrichiens » et Cosaques affrontant la cavalerie française

## ❖ Rusca gouverneur de l'île d'Elbe de 1801 à 1805

Le **14.12.1801**, le **Premier Consul** le nomme **Gouverneur de l'île d'Elbe**. Rusca prend son rôle à cœur avec une grande humanité. Il se montre très proche des habitants de l'île et se dépense sans compter pour améliorer leur sort. A titre d'exemple, le jour du sacre de l'Empereur, il organise des actes de bienfaisance ; il réunit tous les pauvres de l'île sur la Place publique et leur fournit un repas et des vêtements neufs.

Nommé membre de la Légion d'Honneur le 11.12.1803, il est élevé au rang de Commandant de l'Ordre le 14.06.1804.

### ❖ 1805 à 1809, une longue période de disgrâce...

Mais de graves dissensions se font jour entre Rusca et le commissaire du gouvernement Biot. On n'en connaît pas la nature. Une certitude : **Rusca est mis en disponibilité sans solde le 28.05.1805 et il remet son commandement de l'île le 11.06.1805.** Il est remplacé, dans ses fonctions à l'île d'Elbe et se retire à **Gênes**. Il fait alors des demandes réitérées et sans effets, auprès de l'Empereur et du ministère des armées, pour qu'on lui attribue un nouveau commandement. Cette période de retrait va durer quatre longues années. Rusca doit attendre le début de l'année 1809 pour être nommé commandant du Tyrol bavarois.

### ❖ Les dernières batailles contre l'Autriche au Tyrol en 1809

Le **28.03.1809**, Rusca reprend du service et retrouve un commandement de **Général de division des troupes françaises au Tyrol**. Rusca est confronté au soulèvement violent du Tyrol, provoqué par la décision de Napoléon de rattacher le Tyrol à l'autorité de son allié, le roi de Bavière. Les Tyroliens conduits par un aubergiste fanatique, Andréas Hofer, ont massacré les garnisons bavaroises et françaises disséminées sur leur territoire. Les combats ayant repris début mai 1809, Rusca a pour missions de mater la révolte et de tenir en échec plusieurs corps autrichiens pendant que l'Empereur marche sur Vienne.



7. Ernest Meissonnier – Napoléon en 1814



8. Général Rusca en 1814

Rusca s'avance dans la **Carniole** et s'oppose bientôt aux troupes du marquis de Chasteler. Il rencontre l'armée autrichienne près de **Villach** et remporte la victoire, faisant un millier de prisonniers et forçant Chasteler à retraiter précipitamment.

Puis, par un haut fait d'arme, Rusca s'empare de **Trente** et remporte en juin 1809 la bataille de **Klagenfurth**. En tant que gouverneur de **Carinthie**, il marche alors sur **Lienz** le **03.08.1809**.

Sa troupe emprunte l'étroite vallée de Puster qui commence à la Mühlbacher-Klause ; encore appelée **la vallée Lienzer-Klause**, à l'ouest de Lienz. Mais Rusca rencontre la résistance farouche des insurgés Tyroliens regroupés dans **l'Ermitage réputé « inexpugnable » de Lienz**.



9. Lienzer\_Klause\_gallery\_landesmuseum\_ferdinandeum-.jpg

« Lienzer-Klause » où le passage de la troupe sous le commandement de Rusca fut empêché le 08.08.1809. Aquarelle à l'encre et à la plume. Musée d'Etat Tyrolien Ferdinandeum.

Cet Ermitage marquait la frontière entre les deux comtés de Pustertal et le Lungau, lors de la division des terres en 1271 (Tyrol et Gorizia) et constitue un lieu de défense stratégique redoutable.

Ainsi, au début du mois d'août 1809, les insurgés venus de toute la vallée de Puster, qui s'y sont rassemblés, opposent une résistance héroïque aux troupes françaises et les empêchent d'avancer vers l'ouest. Constatant son échec, Rusca doit se retirer à nouveau en Carinthie.



10.« Lienzer-Klause » où le passage de la troupe sous le commandement de Rusca fut empêché le 08.08.1809. Aquarelle  
Lienzer\_Klause\_gallery\_tiroler\_landesmuseum\_ferdinandeum-.jpg

Lors d'un assaut sur la **Mühlbacher-Klause**, Rusca est blessé à une jambe et une semaine plus tard à la bataille de **Dorf-Tyrol** il reçoit une blessure légère dans le dos, qui lui abrase une épine dorsale. Rusca a largement contribué à la rapide victoire de l'Empereur par ses succès aux batailles de Villach, de Trente et de Klagenfurth. **Le Traité de Vienne signé dès le 14.10.1809 met fin au conflit.**

#### ❖ **Rusca mis en disponibilité avec solde du 14.10.1809 au 20.01.1814**

Après la guerre du Tyrol, Rusca est épuisé. Il a 50 ans ; il souffre de ses blessures, anciennes et récentes qui l'obligent à se reposer. Courageusement il s'estime apte pour assumer d'autres commandements mais l'Empereur, qui le connaît bien, ne lui accorde aucune affectation et lui octroie un congé illimité avec solde. Rusca se retire alors à Milan, auprès de sa fille et profite de jours heureux et tranquilles. Pour couronner sa carrière, **Rusca est nommé Baron d'Empire par lettres patentes du 13.03.1811.**

#### ❖ **12.01.1814 : reprise d'un commandement pendant la campagne de 1814**

Lorsque du fond de sa retraite, il apprend le malheur des armées françaises et que toute l'Europe est liguée contre l'Empereur, il sort de sa réserve et **reprend du service le 12.01.1814, malgré son âge et ses séquelles. Il est affecté en qualité de commandant de la deuxième division de réserve de gardes nationales à Paris.** Il se met en route et passe par Lyon pour faire ses adieux à son frère. Il lui confie : " *Nous nous voyons peut-être pour la dernière fois, mais je sacrifierais volontiers ma vie pour la France et pour le grand Napoléon, que j'ai toujours aimé et admiré.*"

Mais la situation militaire évolue très vite ; à peine a-t-il pu prendre son poste qu'une nouvelle affectation lui est assignée en urgence le **15.01.1814 : défendre avec la deuxième division de réserve la ville de Soissons.**

## ❖ 15.01.1814 : Commandement de la garnison de la ville de Soissons

**Rusca n'a pas de temps à perdre** ; il a peu de jours devant lui pour organiser les défenses de la ville, entraîner les hommes, construire des redoutes, disposer les unités et les canons, regrouper les munitions... La garnison sous ses ordres se compose seulement d'environ 4.000 gardes nationaux, mal armés, peu entraînés, et pour la plupart sans uniforme ; quelques unités disparates autour de la ville sont censées les renforcer... Rusca commande les généraux de brigade, Danloup-Verdun et Longchamps. C'est le Général Berruyer qui commande la Place de Soissons ; il dispose seulement de six pièces de canon et d'un ou deux obusiers... Rusca a pour première préoccupation de localiser les forces ennemies en présence et de prévoir la répartition des unités de défense. Il multiplie les demandes d'aides auprès du ministère et du roi Joseph, régent de l'Empire pendant que Napoléon est aux armées.

**Il est confronté à l'avancée imminente de trois armées puissantes** : celle de Schwartzenberg qui est déjà aux portes de Troyes, l'armée de Silésie du maréchal Blücher qui progresse sur la route de Sézanne, après avoir eu plusieurs engagements sérieux avec l'Empereur, notamment à Brienne, et enfin l'armée Suédoise de Bernadotte, dont l'avant-garde se trouve déjà aux environs de Guise. Dans l'immédiat, le plus préoccupant est l'omniprésence d'une horde estimée initialement à 150 cosaques, partie de Vervins, qui a passé l'Aisne puis est entrée dans Reims, « ville ouverte ». Ce détachement de cavaliers cruels et audacieux répand la terreur aussi bien dans les populations que chez les militaires. Chacun sait que ces cosaques constituent l'avant-garde d'une armée nombreuse. C'est donc sur la route de Reims que les défenseurs de Soissons portent leurs regards inquiets ce 13.02.1814. Mais deux éclaireurs envoyés en reconnaissance reviennent avant la nuit et signalent qu'il n'y a aucun danger apparent sur la route de Reims mais que, par contre, une colonne ennemie d'environ 20.000 hommes se dirige à marche forcée vers Soissons depuis Laon. Rusca sait ainsi que la nuit du 13 au 14.02.1814 se déroulera sans incident mais qu'il n'en sera pas de même pour la journée du dimanche 14.02.1814.

### **Voici un extrait du récit de Mr Letellier [8] sur les événements survenus à Soissons le 14.02.1814**

*« Le 14 Février, jour de deuil pour notre malheureuse ville, dès le matin, du haut de nos remparts, nous pûmes voir 300 à 400 cosaques suivre le cours de la rivière, en sonder les bases, en chercher les gués. Convaincus de l'impossibilité de passer, ils revinrent sur leurs pas, et dès ce moment, tous les efforts de l'ennemi se concentrèrent sur la rive droite. Bientôt les hauteurs de Crouy et de la Montagne-Neuve furent couronnées de troupes qui descendaient de tous côtés, et se rangèrent en bataille le long des vignes, sous les ordres des généraux Wintzingerode et Czernitzcheff. Tout étant disposé pour l'attaque, un parlementaire (russe) se présenta, et la ville fut sommée de se rendre. Sur le refus, les Russes s'avancèrent en masse jusqu'à 400 toises de la Place.*

*Il était onze heures et demie ; le signal est donné : un « hourra » épouvantable se fait entendre sur toute la ligne, les masses se déploient avec la rapidité de l'éclair. La plaine se trouve en un instant inondée de cosaques, les batteries sont démasquées, la canonnade s'engage ; l'ennemi se précipite audacieusement jusqu'au pied de nos murs, et se loge dans les maisons du faubourg, non encore rasées, notamment dans l'auberge du Point du Jour. C'est de là qu'ils entretenaient à leur aise un feu terrible sur nos remparts mal gardés. Nous n'avions que six pièces de canon et un obusier ; aucunes dispositions n'avaient été prises, aucun épaulement, n'avait été fait. Nos canons étaient à découvert et nos pauvres soldats, exposés à des fusillades épouvantables, se défendaient faiblement. »*

**Mr Letellier [8] poursuit : « Le général RUSCA lui-même, après une heure d'attaque, est blessé mortellement d'un biscaïen qui l'atteint à la tête, sur le bastion de la porte de Crouy, point le plus menacé, sur lequel il ranimait par son exemple le courage de sa troupe.**

*Pendant que le combat se soutient de ce côté, un bataillon de tirailleurs (ennemis), posté près St-Médard, se glisse le long de la rivière, arrive sans être aperçu au pied du rempart, au-dessus du pont, le trouve sans défense, l'escalade en un instant, et pénètre dans la Place : deux heures (de l'après-midi) sonnaient. Une partie se dirige vers la porte de Crouy pour l'ouvrir à l'armée qui cherchait à l'enfoncer au dehors, l'autre se précipite vers le pont pour s'en emparer. Dès ce moment, le plus affreux désordre se met dans la garnison. Maîtres de la porte, les Cosaques se répandent dans les rues avec des hurlements effroyables ; c'est un torrent qui dans sa fureur renverse tout ce qu'il rencontre. Notre malheureuse cité présente pendant plus d'une heure l'image horrible d'une ville prise d'assaut. Le combat se continue dans la Place ; nos pauvres soldats sont poursuivis à coups de fusils de rue en rue. Percés de lances, les plus braves se défendent encore et font payer cher une mort inévitable. » « Quelques-uns sont tués jusque dans les maisons où ils s'étaient réfugiés ; le plus grand nombre des défenseurs cherchent leur salut dans la fuite ; beaucoup se précipitent du haut des remparts et fuient dans la plaine. Arrivés sur la Grande-Place, les cosaques se portèrent à la prison, firent tomber le concierge sous leurs coups, et mirent en liberté les détenus. C'est dans ce moment de crise que la garde nationale de Soissons courut les plus grands dangers ; sous les armes, depuis le matin, elle était restée à son poste pendant toute l'action, faisant parcourir la ville par de fréquentes patrouilles, pour maintenir l'ordre dans l'intérieur. Malheur à ceux qui sont rencontrés par l'ennemi : ils sont traités comme militaires, percés de coups de lances, dépouillés de leurs vêtements et faits prisonniers ! Près d'un cent, pères de famille la plupart, ont été ainsi emmenés ; M. de Vismes, sous-préfet, a lui-même le lendemain partagé le sort de ces malheureux. »*

### ❖ Une mort au combat et les honneurs militaires de l'ennemi

**Le 14.02.1814, alors qu'il participe à la défense d'un bastion récemment improvisé, Rusca est frappé au crâne par un biscaïen ; il est transporté en toute hâte dans les locaux de la Mairie au N° 20 de la rue Richebourg. Il y meurt une heure après.**

L'annonce de son décès se propage et affecte l'énergie des défenseurs. La disparition du général Rusca décide du sort de la ville dont les derniers défenseurs sont sans chef et livrés à eux-mêmes face à la horde des troupes russes. Soissons capitule quasiment sans combat, ce qui permet à Blücher de franchir l'Aisne et d'échapper à la bataille...

**Le calme revenu dans la cité, la matinée du 15.02.1814 est consacrée aux obsèques du Général Rusca à qui les Russes ont tenu à rendre les honneurs militaires.** Aussitôt la cérémonie dignement terminée, les russes semblent préoccupés. On leur distribue des munitions, les pillages et les réquisitions reprennent. Il règne soudain un climat de fièvre et d'insécurité. La rumeur se répand que les troupes de Mortier, Duc de Trévis, s'avancent vers Soissons. Les russes et les cosaques quittent la ville rapidement.

Mortier occupera la place désertée par les russes. Selon Maurice Derot [12], des témoins ont rapporté que Napoléon apprenant la mort de Rusca et furieux de la prise de la ville aurait dit dans un accès de colère : « *Il a bien fait de mourir, je l'aurais fait fusiller !!* ». Mais pour atténuer le trait, Napoléon reconnaîtra plus tard que : « *La prise de Soissons a été un malheur dû à la mort du Général Rusca* »

Rémy Godbert [9] exprime en quelques mots les immenses qualités humaines qu'il attribue au général Rusca : « *Le général Rusca était bon et affable, même populaire avec ses soldats, il les regardait comme*

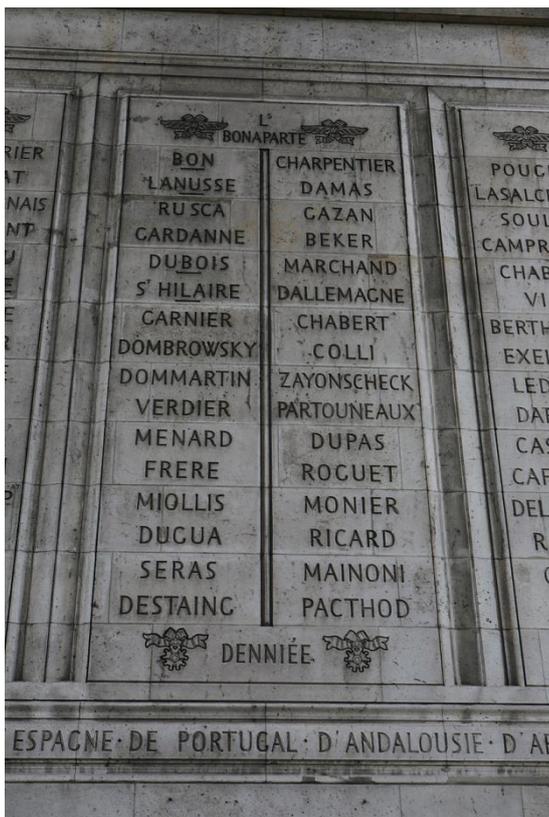
ses enfants, sa bourse leur était ouverte dans leurs besoins, Il alliait à cette bonté, une sévérité dans le maintien de la discipline. Sa loyauté, sa justice, son humanité lui avaient concilié l'affection des citoyens autant que celle des troupes ». Force est de constater, comme le souligne Maurice Derot, que pendant toute sa carrière, « *Rusca ne chercha pas la mort mais il ne la fuya pas non plus* ». Ses nombreuses blessures aux jambes par armes à feu attestent de sa présence rapprochée des tirailleurs sur les champs de bataille.

### ❖ Quelques lieux de souvenirs

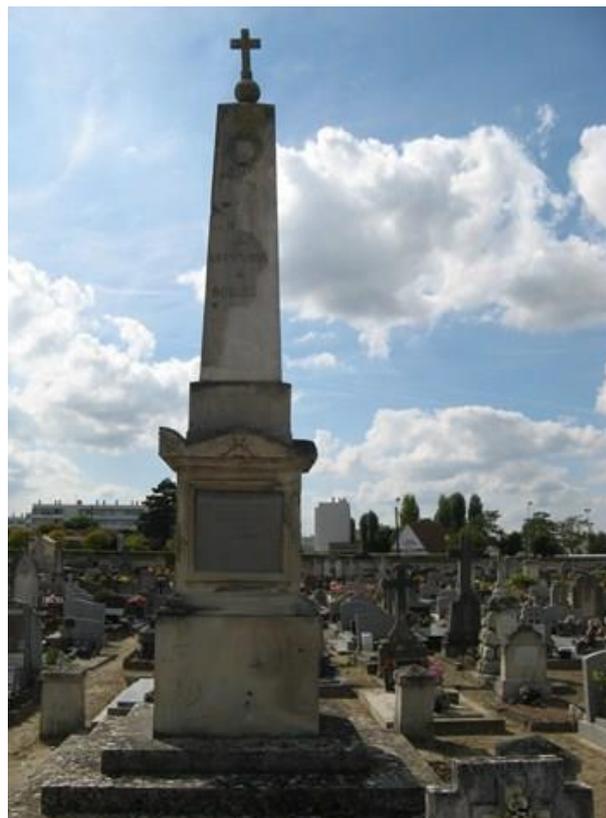
Il existe une rue au nom de Rusca à La Brigue et à Soissons. A Nice on trouve la Tour Rusca et le Palais Rusca mais ces édifices ont été construits en 1775 pour loger la garnison de la ville et portent manifestement le nom d'un homonyme. Le Palais a servi de caserne jusqu'en 1990. Il abrite depuis le tribunal d'instance de Nice. Notons que le Collège public de Saint Dalmas de Tende porte le nom de Jean-Baptiste Rusca. Le général Rusca fait partie des 558 officiers qui ont leurs noms gravés sous l'Arc de triomphe place de l'Étoile à Paris. Son nom figure sur le pilier sud. 25<sup>ème</sup> colonne. 3<sup>ème</sup> nom à partir du haut.



11. Plaque de la rue du Général Rusca à la Brigue



12. Arc de Triomphe. Pilier sud : 25 et 26<sup>ème</sup> colonne. Rusca 3<sup>ème</sup> nom à partir du haut



13. Tombe du Général Rusca au cimetière de Soissons. Le monument contient également la tombe du Colonel Charlier décédé sous les remparts de Soissons.

**Rusca n'endurera pas l'humiliation de l'abdication sans condition de Napoléon à Fontainebleau le 06.04.1814, ni la fin de l'épopée napoléonienne à laquelle il a apporté toute sa fougue et l'éclat de ses actions.**

Si Nice était redevenue Sarde, Rusca aurait été rejeté par le roi de Sardaigne qui le considérait comme « traître » et par le roi de France Louis XVIII qui le rangeait parmi les « factieux » ; toute sa carrière, Rusca considéra la France comme sa Patrie. Il était logique que sa tombe se trouve au cimetière de Soissons. Le monument a été érigé en 1850 par souscription.

Cette tombe accueille également la dépouille de Claude-Marie Charlier, lieutenant-colonel du 29<sup>ème</sup> Léger, commandant la Garde nationale de l'Oise, officier de la légion d'honneur, né à Paris le 01.09.1766 et décédé au combat sous les remparts de Soissons le 14.02.1814.

## ➤ BIBLIOGRAPHIE

[1] Site de Nathan D.Jensen : [Jean-Baptiste-Dominique Rusca \(1759-1814\) \(frenchempire.net\)](http://Jean-Baptiste-Dominique-Rusca-(1759-1814)-(frenchempire.net))

[2] [books.google.fr. Souvenirs de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe siècle ou Mémoires de René Nicolas Dufriche Desgenettes. René baron Desgenettes. Tome II. Firmin Didot frères Libraires. Paris. 24 rue Jacob. Delaunay Palais Royal. 1836. Pages 461 et suivantes.](http://books.google.fr/Souvenirs-de-la-fin-du-XVIIIe-siècle-et-du-commencement-du-XIXe-siècle-ou-Mémoires-de-René-Nicolas-Dufriche-Desgenettes-René-baron-Desgenettes-Tome-II-Firmin-Didot-frères-Libraires-Paris-24-rue-Jacob-Delaunay-Palais-Royal-1836-Pages-461-et-suivantes)

[Souvenirs de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe; ou ... - René baron Desgenettes - Google Livres](http://books.google.fr/Souvenirs-de-la-fin-du-XVIIIe-siècle-et-du-commencement-du-XIXe-siècle-ou-Mémoires-de-René-Nicolas-Dufriche-Desgenettes-René-baron-Desgenettes-Tome-II-Firmin-Didot-frères-Libraires-Paris-24-rue-Jacob-Delaunay-Palais-Royal-1836-Pages-461-et-suivantes)

[3] [Rue Général Rusca, La Brigue - Recherche Google / La Brigue - Maison 12 rue du Général-Rusca de la famille Alberti da Briga](http://Rue-Général-Rusca-La-Brigue-Recherche-Google-La-Brigue-Maison-12-rue-du-Général-Rusca-de-la-famille-Alberti-da-Briga)

[4] Jean-Baptiste Dominique Rusca — Wikipédia (wikipedia.org)

[5] Association des Amis du Patrimoine napoléonien :

[RUSCA Jean-Baptiste-Dominique \(forumactif.fr\)](http://RUSCA-Jean-Baptiste-Dominique-forumactif.fr)

[6] Arbre généalogique RUSCA sur Geneanet

[Jean Baptiste Dominique RUSCA : généalogie par arcdetriomphe - Geneanet](http://Jean-Baptiste-Dominique-RUSCA-généalogie-par-arcdetriomphe-Geanet)

[7] L'armée d'Italie. Gilles Candela. Presses universitaires de Rennes. Page 127 et 141. Armée propagande et guerre subversive.

[L'armée d'Italie - Google Books](http://L'armée-d'Italie-Google-Books)

[8] Soissons en 1814 : récit de son invasion et notice sur Rusca par Mr Letellier, témoin oculaire

[Soissons en 1814, ou Récit de son invasion, rédigé par un témoin oculaire, M. Letellier, précédé de notices sur le général Rusca et le lieutenant-colonel Charlier,... | Gallica \(bnf.fr\)](http://Soissons-en-1814-ou-Récit-de-son-invasion-rédigé-par-un-témoin-oculaire-M-Letellier-précédé-de-notices-sur-le-général-Rusca-et-le-lieutenant-colonel-Charlier...-Gallica-bnf.fr)

[9] Forum des amis du patrimoine napoléonien par Rémy Godbert

[Rusca - RUSCA Jean-Baptiste-Dominique \(forumactif.fr\)](http://Rusca-RUSCA-Jean-Baptiste-Dominique-forumactif.fr)

[www.lesapn.forumactif.fr](http://www.lesapn.forumactif.fr)

[10] Les résistances à la domination française dans le pays Niçois.

[untitled \(departement06.fr\)](http://untitled-departement06.fr)

[11] 11e journée d'étude du SITALPA : « La Brigue, commune dans l'espace et le temps »

20 mai 2006. La société Brigasque entre 1792 et 1814 par Simonetta Tombaccini Villefranche. Page 9

[Recherches régionales n°188 \(departement06.fr\)](http://Recherches-régionales-n°188-departement06.fr)

[12] Academia Nissarda. Assemblée générale de 1964. Conférence de Monsieur le Professeur Dérot. Dans Revue « Nice historique » Avril-Juin 1964 N°67. Rédacteur en chef : E. Hildesheimer. Imprimerie Pierroti. N°1 rue du Lycée. NICE.

[Nice Historique : Référence Numéro - 97 de l'année 1964 - Nombre de page du numéro : 31 pages](http://Nice-Historique-Référence-Numéro-97-de-l'année-1964-Nombre-de-page-du-numéro-31-pages)

## **GUILLAUMES ET LE SECOND EMPIRE**

*Par les Docteurs Michel et Marianne Bourrier*

*A Jean-Paul David*

***Succédant à l'Empire dans le Comté, la Restauration sarde de 1814 y avait installé son « Buon Governo », tatillon et policier (« tutta coma dinans »), accepté avec résignation malgré l'action en sous-main des rescapés des campagnes impériales ; cela aboutira à la naissance des futurs « Sapeurs de l'Empire ». Le maire de Guillaumes, Pierre Honoré Lions, avait succédé à son opportuniste père comme syndic. Clenchard ensuite se montra bon ami de l'ordre autant qu'héritier de la Révolution : la preuve, en 1833, « il y a une catin du nom de Ripoliny Reni », et l'on ne se hâtait point d'écouter les mandements de Monseigneur Galvano, surnommé Mingo, ce qui signifie : « Rien », par l'acide abbé Bonifacy. On célébra cependant Charles-Albert et son « Statuto libéral » de 1848.***



*Guillaumes en 1864 in Nice et la Savoie. Dessin de Felix Benoiste. Musée Masséna. Nice*

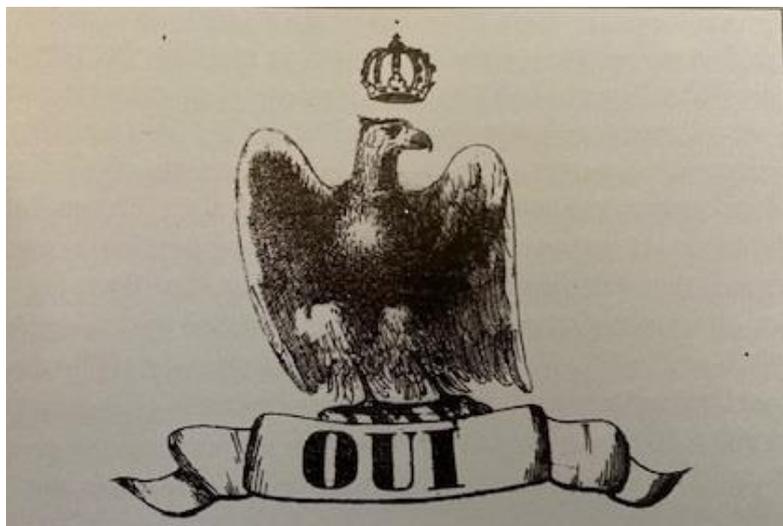
### **❖ VERS L'ANNEXION**

Nous avons rapporté dans un précédent Bulletin le lent désamour du haut pays, abandonné par le gouvernement et agité par l'ancien député de Puget, Barthélémy Léotardi de Villars et son discours incendiaire de novembre 1848 au Parlement de Turin. Le député de gauche guillaumoïse Lions tué à la guerre d'indépendance et d'autres députés libéraux avaient senti le renouveau, qui voulaient faire bouger les choses. Car il n'y avait encore que deux mauvais chemins de Puget à Guillaumes : « l'état d'abandon où

on a laissé nos contrées », comme disait Léotardi, l'absence ou la rareté d'écoles de filles inquiétaient le haut pays, la fréquentation scolaire était réduite. Guillaumes n'avait que trois classes pour quarante-cinq élèves en 1858-59, encore moins chez les « demoiselles ». La population avait diminué de 250 âmes depuis 1838, n'étant plus que de 1102 habitants, paysans à plus de 90%. Sans doute la production agricole était-elle suffisante, fors celle du vin, drastiquement réduite depuis l'oïdium de 1851. Guillaumes, petite ville en déclin...

La résignation devant le lointain régime turinois était en outre travaillée par les « Vieux Débris », survivants de 1818, auxquels Léotardi faisait accorder la médaille de Sainte-Hélène, et surtout par leurs descendants élevés dans la légende dorée de l'Empereur. Fidèles au vœu de 1814, ils avaient institué le pèlerinage annuel du 15 août à Notre-Dame du Buyei, se mêlant à la Bravade traditionnelle pour maintenir le souvenir de Napoléon. A cela s'ajoutait le mandement de l'évêque Pierre Sola, lu en chaire par le curé de Saint-Etienne et les vicaires des treize hameaux, qui invitait les pieuses populations à voter pour l'Empire ; d'autant qu'elles pouvaient reprocher au gouvernement sarde ses lois anticléricales.

**Ils votèrent donc OUI, les Guillaumains : 212 sur 317 inscrits, pas un NON** ; les fonctionnaires piémontais s'abstinrent, qui n'auraient aucun avenir dans le nouvel ordre des choses. Le maire Adolphe Durandy, le curé et les trois couleurs en tête les conduisirent au bureau de votation de Nice ce 15 avril 1860. Une caricature de Daumier n'expliquait-elle pas que plébiscite est un mot latin qui veut dire oui ? Notons toutefois que les engagés de l'armée sarde, engagés parfois pour manger, dans la pauvreté latente du haut pays montagnard, ainsi que les conscrits des classes 1857-59, avaient fait leur devoir à Solferino, tout comme « **les cinq de San Miniato** » Villarois que la **Délégation du Souvenir napoléonien de Nice a honorés en mai 2023 à Magenta**. Dans le vote, on avait oublié peut-être les exactions de « l'abominable Trophime Lafont ». Bien sûr les femmes ne votaient pas, en dépit de la coutume locale de la Sainte-Agathe où elles invitaient les hommes : la martyre aux seins coupés, championne de l'égalité des sexes du fait de cette mutilation, aurait pourtant méritée de témoigner de désir de l'égalité !



Bulletin de vote de 1860

## ❖ LES SAPEURS DE L'EMPIRE

Parodiant Camus : « *il faut imaginer Sisyphe heureux* », on peut imaginer les Guillaumains heureux. Heureux, parce que le retour à la Grande Nation leur fit oublier leur rancœur d'avoir été bradés cent ans

plus tôt par un Louis XV soucieux du « Traité des Limites ». D'ailleurs, le français n'était-il point leur langue naturelle ? Heureux encore parce qu'ils rentraient dans une communauté dont ils avaient été séparés durant cinq siècles. Aujourd'hui, à la messe du 15 août, ils entonnent également « Nissa la Bella » et le « Coupo Santo » provençal. Heureux enfin, car ils pouvaient désormais donner libre cours à des sentiments précédemment tenus sous le boisseau de la Restauration sarde : le souvenir de l'Empereur, id est le souvenir de l'Empire.



Dès lors ressortirent les vieux uniformes gardés par les survivants ou conservés par leurs enfants. Certes, mais les uniformes actuels ne présentent qu'un rapport lointain avec ceux de la Garde car ces tissus vieux de cinquante ans, trainés à travers l'Europe, n'étaient plus que haillons devenus des reliques, et comme tels conservés dans certaines familles.

Il fallait donc les remplacer, et sans doute les mettre à la mode du jour. **Il est évident que les costumes actuels des Sapeurs ne sont pas des répliques de l'uniforme originel.** L'ourson au cordon torsadé de laine rouge terminé par un gland ne porte plus de plaque. La tunique noire est ornée du collet jaune des voltigeurs, des épaulettes et des galons rouges surmontés d'une grenade et de deux haches entrecroisées. Tablier de cuir, gants blancs à crispin.

Ainsi ces habits mémoriels, y compris celui de sergent-major, furent donc rajeunis à partir du modèle de 1860. La tradition, jusqu'à aujourd'hui, les confia aux descendants, ainsi aux Raybaud se souvenant de l'ancêtre J.E conscrit de 1811, aux Gilloux évoquant J.J parti en 1814.

Les Sapeurs se mêlent aux Bravadiers, aux hallebardiers, aux Pénitents, pour associer dans la fête ancestrale du 15 août l'Assomption et la Saint-Napoléon, les souvenirs au mythe glorieux et à la paix de l'Empire.

## ❖ ELECTIONS

Aussi bien les notables se réjouissaient dans l'espoir d'un avenir meilleur pour leur commerce, la vente des troupeaux, de la laine, des draps. Les Guillaumains devenus « Guillaumoises », étaient pleins d'espérance.

Or, le maire Adolphe Durandy, ancien syndic sarde conservé dans sa charge par le maladroit préfet Paulze D'Ivoy lors des réjouissances du premier 15 août français, n'avait que jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1861 pour s'adapter à la loi nouvelle, ce qui était un peu court. Ses administrés se félicitaient du suffrage universel, de la suppression de l'ancienne gabelle.

Mais ils allaient bien vite connaître la redoutable administration française et, avec elle, le renchérissement de la vie, les impôts plus lourds, la privation des droits forestiers en accord avec les lois de la Restauration, le reboisement, l'interdiction des brûlis, de l'écobuage, de la pâture sur les communaux, source de revenus appréciables concomitant avec l'augmentation des charges portant sur les productions agricoles. Toutefois ces dernières s'améliorèrent avec de nouvelles techniques : le soufrage de la vigne notamment, lent à se répandre, mais qui fit disparaître l'oïdium et remonter la production et le commerce du vin, à la satisfaction des Durandy, des Lions, de Viale le juge de paix, du docteur Salicis Florentin père d'Ortanse et d'Olimix, piliers du régime tout neuf. Ainsi Adolphe Durandy fut-il en 1861 consacré dans sa charge de maire par le nouveau et habile préfet Gavini de Campile au nom de l'Empereur.

En 1861 donc, Guillaumes, sans dettes, avait un revenu de 1301 F, un budget actif de 5838 F, un budget passif de 5972 F et le Bureau de Bienfaisance connaissait un revenu de 1438 F pour seulement 188 F de frais (selon la Statistique de Roux). La commune devait par contre « *contribuer au traitement du garde, coupe ou pas, payer un impôt sur ses bois chaque année* ». Adolphe Durandy favorisa l'adoption des lois françaises. D'ailleurs le premier conseiller général du canton, Joseph Durandy, n'était autre que son frère !

Ce Joseph Durandy fut remplacé en 1865, par le comte Spitalieri de Cessole, noble piémontais rallié, peut-être susceptible de défendre mieux les intérêts du régime sinon ceux du canton. Cette famille néanmoins savait se défendre, confortée par ses alliances matrimoniales entre fortunes, puisqu'Adolphe devint conseiller général en 1868 et qu'un de ses parents, le petit Just Durandy, futur conseiller général inamovible, était déjà en nourrice chez la Veuve Nicolas (Marie-Louise, fille posthume de cette dernière, avait été le 21 avril 1860 un des premiers bébés à naître français à Guillaumes). Comme Just deviendra un ferme pilier de la République, on pouvait dire qu'en 1860 « Tacite est déjà né dans l'Empire ».

Adolphe était bien en place puisque, confirmé maire par le pouvoir en 1865, il sera élu en 1867 au conseil d'arrondissement avec 148 voix sur 149, ainsi que son compatriote le docteur Felix Gaynard, (147 voix), malgré sa récente verbalisation pour injures à la gendarmerie.

Ces scores ne laissent pas d'interroger sur la domestication bien connue d'un corps électoral ignare, ainsi que sur le désintéressement des députés « candidats du gouvernement » élus d'ailleurs avec une « *énormité* » d'abstentions. Lubonis « le rapiat » ne s'occupa guère de ses électeurs du haut pays. En 1863, Guillaumes fut rattaché déjà à la circonscription de Grasse (cf 2010 !) pour équilibrer la démocratie (?).

Ainsi Victor Masséna, par son nom et en 1859 sa brillante charge de cavalerie avec la Garde (il était lancier, comme en 1870 mon ancêtre Auguste Burgué), fut élu avec 99% des voix et 18% d'abstention. Il avait, il est vrai, bénéficié d'une recommandation du Vicaire général au curé J. Bernardy et des 4000 F du préfet pour travaux dans l'église Saint-Etienne.



Le duc de Rivoli ne se préoccupa guère de ses commettants, l'hôpital de Guillaumes « *ne recevait aucune libéralité* ». En 1869, il perdit un tiers de ses voix, il y eut 23% d'abstention, grâce à l'hostilité du clergé, à l'opposition des Salicis et de Lions et la défection inqualifiable des frères Gaymard, malgré le soutien du maire implorant l'évêque, proposant l'appui de son frère le Conseiller général et dénonçant l'aide apportée au candidat républicain. Il avait pourtant fait arrêter Niel propriétaire à Villeplane dont « on craignait la propagande en faveur de Monsieur Méro ».

### ❖ L'EGLISE ET L'ECOLE

Pourtant le gouvernement impérial avait fait adopter en décembre 1862 les statuts de la Confrérie des Pénitents, vainement demandés par Monseigneur Galiano quinze ans auparavant. L'évêque Pierre Sola était même monté dans ce but à Guillaumes le 18 juillet. Vingt-six articles précisant le nombre et la fidélité des adhérents dont 14 femmes ici égales aux hommes, leurs pieuses obligations, leur rôle de croque-morts, l'exclusion (pour abstention pascale, vice de la boisson, désordres opposés aux bonnes mœurs, juréments, blasphèmes) furent signés par le curé, le recteur E. Lions, Car Pierre vice-recteur, Génèsy choriste, Lambert et Ginèsy, maîtres des cérémonies et Ravel trésorier.

Suivait la liste des 142 noms, 89 femmes, 53 hommes, dont le maçon Jean-Baptiste Ginesy, le boulanger Etienne Robert, les menuisiers Etienne Fournier et Louis Don, le tailleur Rey et les deux facteurs Joseph Robert et Etienne Guérin... les tarifs postaux avaient augmenté...

En 1864, Jean-Baptiste Barety vendit sa maison pour y installer le presbytère. De cette vieille famille de Bouchanière est issu son fils Alexandre, premier niçois interne des Hôpitaux de Paris, inventeur des ganglions éponymes et futur fondateur en 1904 de l'Acadèmia Nissarta.



*Tableau de la lapidation de Saint-Etienne offert par l'Impératrice Eugénie dans le chœur de l'Eglise St-Etienne*

*(Photo Alain Philippon)*

Autre preuve de l'intérêt impérial, l'Impératrice « *Ugénie* », comme on disait à Paris, offrit à l'église Saint-Etienne de la pieuse communauté le grand tableau saint-sulpicien qui orne le chœur. Le protomartyr y figure entouré des sbires de sa lapidation dans un envol de putti sous le regard bienveillant du père Bon Dieu à barbe grise. Les soldats de 1859 qui avaient pu rencontrer en Italie le sapeur Camembert, comme les notables opposants (il y en avait, descendant des anticléricaux de 1793) qui fréquentaient les « maisons closes » niçoises purent fredonner la chanson de corps de garde, la Patrouille :

*« Pense à une femme qu'aurait de belles cuisses*

*Ou bien pense à l'Impératrice »*

A la fin de 1860, Guillaumes comptait six écoles, cinq payantes étaient tenues par des prêtres à Saint-Bres, Bouchanières, Barels, Villeplane et Amen. L'école laïque du chef-lieu ouverte le 30 octobre par le rouerguais Jean Marie Cadilhac, un « étranger » (*s'il l'avait rond, il ne l'avait pas carré*), lui rapportait 600 F, soit plus qu'avant 1860, qu'il arrondissait de 300 F de secrétariat de mairie et de 100 F d'indemnité de logement. Il obtint en sus celui-ci, médiocre, au-dessus du four, 2448, 87 F à la charge de la commune et 300 F pour ses meubles.

L'école, achetée en 1860, partageait le même bâtiment que la mairie et la justice de paix, et recevait 26 garçons dont 20 savaient lire et 4 seulement compter. D'ailleurs le maître n'enseignait ni l'Histoire Sainte ni l'Histoire de France, ni la grammaire, ni le système métrique dans une salle correcte au mobilier douteux. Si les manuels étaient convenables, il n'y avait aux murs ni crucifix ni portrait de l'Empereur.

La demande de la population avait fait venir deux sœurs religieuses, qui seraient chargées outre l'instruction, du service de l'hôpital Saint-Jacques. Le vétuste hospice sur la place extérieure du village, ex-caserne des carabiniers, fut affecté à l'école des filles, tenue 40 ans par les mounines de saint Joseph. Elles ouvrirent même en 1869 un cours pour jeunes filles de 15 à 18 ans et une manière de maternelle pour les moins de cinq ans. Y fréquentèrent de 20 à 40 sujets en hiver, et l'inspecteur primaire du Puget en fit l'éloge.

Les hameaux étaient moins bien lotis ; en 1864 ils comprenaient des classes uniques de 6 à 14 élèves, sauf à Saint-Bres (21 garçons), des curés enseignaient à 100 F par an, à quoi s'ajoutait la « minervale » payée par les parents. Le conseil municipal, soucieux de ne pas augmenter les impôts, souhaitait la persistance de ces desservants sous-payés, que le ministère aurait souhaité voir disparaître.

Problème d'argent, toujours ! Si l'école de garçons du chef-lieu était gratuite (en fait 0,50 F par élève car le conseil refusait en 1867 la gratuité complète), elle le devait à un legs Lions. Ce « riche négociant niçois », comme il se présentait lui-même, louait l'hiver sa villa, depuis disparue, de la Promenade à de riches étrangers. Ainsi elle accueillit le roi Louis Ier de Bavière, toujours suivi d'un fol ennui et détrôné du fait des excentricités de sa maîtresse Lola Montes. Sa tombe familiale est visible au cimetière de Cimiez. De toute façon, on peut porter au crédit de l'Empire le fait que les effectifs des écoles mixtes de Guillaumes augmentèrent sous le règne de Napoléon III, souverain trop méconnu.

## ❖ MEMOIRE DE L'EMPIRE

De même les chemins, impraticables en hiver, s'étaient développés. Guillaumes avait contribué à la route consortiale du Var, devenue route impériale n°5 qui atteint Puget en 1868. Mais l'opposition des états-majors freina jusqu'au début du siècle la liaison avec Barcelonnette par le col de la Cayolle.

L'évènement le plus mémorable de cette époque fut sans doute la fixation des fêtes guillaumoises, encore célèbres de nos jours, dans cette population alors tout imprégnée de religiosité. Le beau mois de Marie que les bigotes égrenaient sur leur chapelet, les Rogations pendant l'Ascension pour que les récoltes soient fructueuses, la Fête-Dieu avec ses lumignons brillant aux fenêtres dans des coquilles d'escargots, quand on processionnait aux bannières sans emprunter jamais la rue des Juifs...

La Saint-Jean, fête la plus importante, transportait à l'église la statue de Notre-Dame de Buyei, les enfants traînaient dans leurs carretons « *un peu de bois pour la Saint-Jean-Baptiste qui vous conserve la vie* », afin d'alimenter les deux feux dans le Tuébi : son eau conserve la vue à qui s'en frotte les yeux. La nuit du 23 juillet, les cloches honoraient Sainte-Brigitte qui protégeait de la sécheresse, puis le 11 août Sainte-Claire était remerciée en son oratoire pour avoir jadis arrêté la peste de Marseille.

La Bravade, ah ! la Bravade, bénissant la Foi, le pouvoir en place et le souvenir ! Et puis la Toussaint, la Sainte-Barbe du 4 décembre, sans oublier la Sainte-Agathe, fête des femmes, ébauche de féminisme(?). Certaines fêtes ont persisté, qui font autour de la Bravade et des Sapeurs le renom de Guillaumes.

## ❖ AURIBUS TENERE LUPUM

Reste aussi gravée dans les mémoires, comme un hommage à Vigny qui venait de mourir, la mort du loup par un dimanche de neige. Vers onze heures du soir, un joueur de cartes sort de l'hôtel Toche. Quelque chose lui saute sur le dos, croisant les pattes autour de son cou. En fait, à l'inverse de la formule latine, c'était la bête, ahurie, qui tenait le bonhomme par les oreilles. Le joueur, un colosse, étreint sa tête dans ses bras rejetés en arrière. Il revient à la porte d'entrée, à la stupeur de tous et de la brute éblouie par les lumières. On la maintient sur lui dans l'attente des pandores, qui croyaient à une blague. Séparé de sa proie, le loup garroté fut allongé sur la terrasse.

Y eut-il un érudit local familier de la bibliothèque Visconti du cours Saleya pour déclamer les vers du poète :

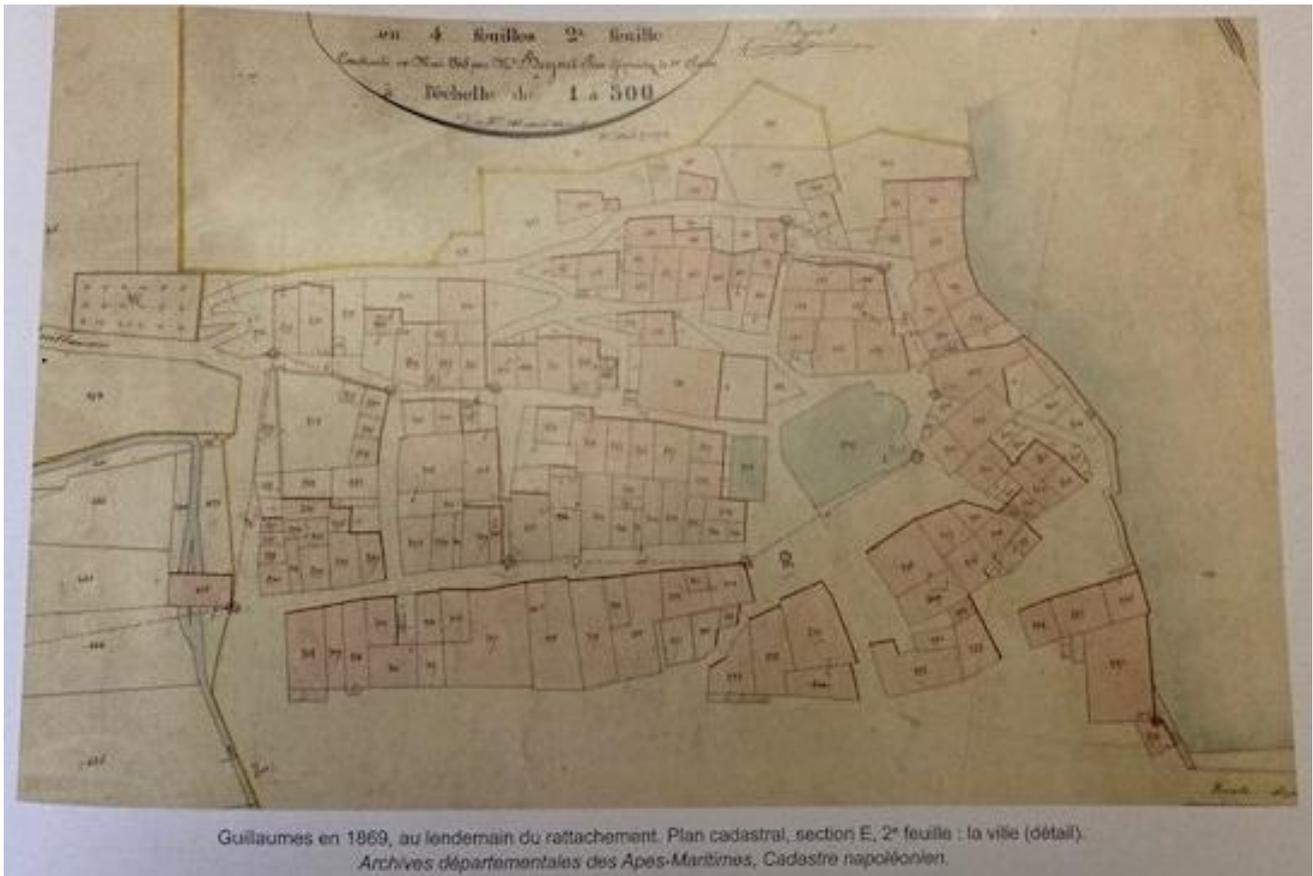
*« Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le sort a voulu te placer,  
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler ? »*

Car on fusilla l'impudent. Quoi qu'il en soit, les enfants qui se moquaient de Guyot criant au loup, cessèrent de ricaner, devinrent « *plus craintifs et rentrèrent docilement à la maison la nuit* ».



*Un loup. Saint-Martin-Vésubie. Parc alpha. Photo Gérard Colleta*

Le notable précité, et les Guillemains en général, circulaient mieux désormais, grâce en soient rendues à Napoléon III, père de la France moderne, injustement coincé entre deux dates fatales.



Pour en revenir aux chemins, en 1868 on réalisa la section Guillaumes-Entraunes et on entreprit l'année suivante la liaison avec Puget par une route nationale : on pouvait désormais parvenir plus facilement aux mines de cuivre d'Amen et du Berthéou. Le village s'était développé, la population légèrement accrue. Des passerelles de bois permettaient de passer le Var vers les propriétés en rive droite. La place était plantée d'arbres et moins boueuse grâce à son pavage.

Néanmoins, on n'était pas toujours content : les prix, la réglementation des bois, l'interdiction du paillage des chèvres dans les bois soumis au régime forestier. On demandait le rétablissement de la foire qui se tenait autrefois le 21 juin.

Pourtant la politique agricole de Napoléon III et ses lois, même controversées par les maires et les populations agricoles de l'ancien Comté, n'avaient pas moins créé les conditions d'un relatif enrichissement des campagnes et du développement des productions. En définitive, ces mesures législatives furent cohérentes et efficaces.

Ainsi, malgré les Lions, Salicis et autres Gaymard, le référendum-plébiscite de 1870, ici comme ailleurs, clamait le triomphe de l'Empire libéral. Mais la Roche Tarpéienne est proche du Capitole !

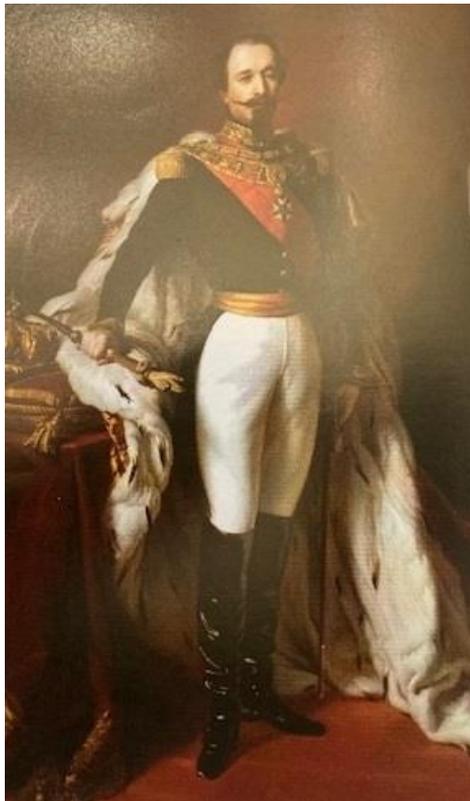
## ❖ VIVE LA REPUBLIQUE

Les Guillaumoises partirent à la guerre « le cœur léger » comme les français légers et arrogants qu'ils étaient redevenus, eux que l'on surnommait les Orgueilleux.

**Parmi eux, deux moururent pour leur nouvelle patrie, Ambroise Casimir Toche du 5<sup>ème</sup> de ligne à l'hôpital militaire de Marseille dans le feu de l'été et Joseph Toche du même régiment dans *la « misère bien grande »* de l'hiver, le 16 janvier à l'hôpital de Saint-Mandrier.**

**Les appelés de vingt à quarante ans de la Garde nationale, célibataires ou veufs sans enfants, gagnèrent à Puget la 2<sup>ème</sup> compagnie du 4<sup>ème</sup> bataillon commandée par le villarois Achille Magnan, ancien du Mexique. Ils iraient ensuite assurer l'ordre en Algérie contre la rébellion kabyle.**

Le maire Adolphe Durandy, contrairement à beaucoup d'autres et quoique qualifié de « conservateur », ne fut pas déboulonné par une commission municipale. Sa famille, et particulièrement son frère Joseph, tiendront le canton et l'arrondissement durant plus d'un demi-siècle, preuve de la puissance de ces familles consulaires qui, au-delà des passions, installèrent la République.

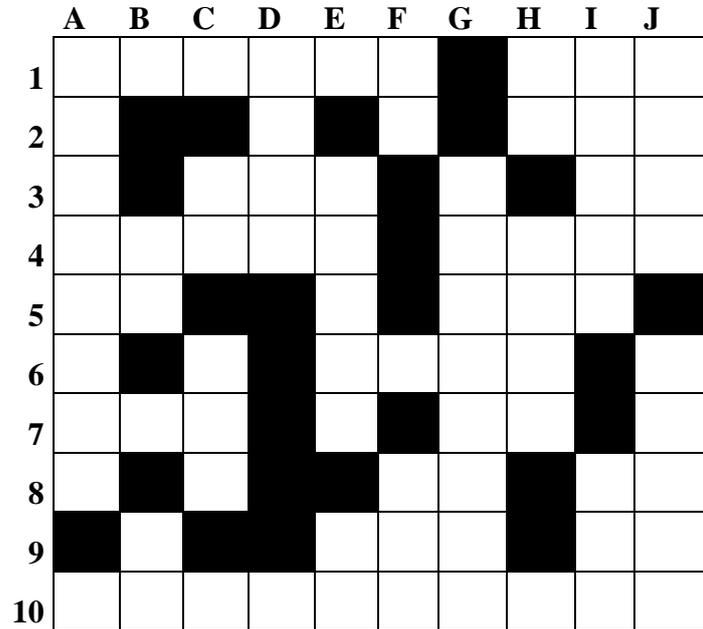


*Napoléon III. Musée Masséna*

Mais sans oublier l'Empire ni l'Empereur mal-aimé, champion de la modernité : Guillaumes est ainsi la première commune à avoir dès 1966 fait entrer dans sa voirie le nom de Napoléon III, de même qu'elle a offert sous la municipalité David un monument à son oncle.

**Mots-croisés grille n°28 par Guy LINDEPERG**

**« 20 avril 1808, arrivée au monde du futur Napoléon III »**



**Horizontalement :**

1. Napoléon 1er le fut pour Napoléon III - Mèche rebelle.
2. Amas sur large base.
3. Au-dessus de - Petite commune de l'Orne.
4. Fleuve de France - Oublié ou pas fait par négligence.
5. Ouvrier spécialisé - Thymus de veau.
6. Peut-être bonne ou mauvaise.
7. Travail obligatoire - Article oriental.
8. Logarithme népérien abrégé - De l'or.
9. Bâtisse de Provence - S'est esclaffé.
10. Il annonça à Napoléon 1er la naissance du futur Napoléon III.

**Verticalement :**

- A. En cette ville Napoléon III aurait été conçu.
- B. Difficulté - Force vitale dans l'ancienne Egypte.
- C. Contraire du non - Titre de Louis, frère de Napoléon 1er et père de Napoléon III.
- D. Edifice de défense et de surveillance.
- E. Titre de la belle-fille et belle-sœur de Napoléon 1er - La mienne.
- F. Comme un ver - Collet de capture.
- G. Mère de Napoléon III.
- H. Liaison - Bon pour la gorge.
- I. Napoléon III y naquit - Unité de superficie.
- J. Mère d'Horus - Prénom du troisième frère de Napoléon 1er et celui de Napoléon III.

**Remue-méninges XXVIII de l'Empereur par Guy LINDEPERG**

**“ 20 avril 1808, arrivée au monde du futur Napoléon III”**

**XXVIII. 1- Que dire du mariage des parents de Napoléon III ?**

**XXVIII. 2- Napoléon III fut-il le seul enfant du couple parental ?**

***Solutions des jeux du bulletin n°027 :***

**Mots-croisés de l'Empereur Napoléon 1er, grille n°27**

**« En 1861, Napoléon 1er est sous le Dôme. Et après ?»**

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	F		T	E		O				P
2	R	E	S	P	E	C	T			A
3	A	R		I				T	R	I
4	N		L		C	O	D	E		X
5	C	R	I	S	E		R		S	
6	E		E		D	O	U	T	E	S
7		U	N	I	R		E		L	
8	A			S	E			O		T
9	M	I	E	L		M	Y	T	H	E
10	I		T	E	T	U		E		L

**Solutions des Remue-méninges XXVII de l'Empereur par Guy LINDEPERG :**

**“ En 1861, le tombeau de Napoléon 1er est sous le Dôme. Et après ... ? ”**

**XXVII. 1- Qui, le 15 décembre 1940, fut placé dans la cella de la crypte des Invalides au plus proche du tombeau de Napoléon 1er ?**

**Réponse :**

Après 100 ans passés à Vienne, dans la crypte des Capucins, parmi les membres de la maison de Habsbourg, le cercueil du Roi de Rome sera fleuri de violettes déposées par des visiteurs français. Napoléon III réclama la dépouille du Roi de Rome mais François-Joseph refusa avec entêtement. En 1932, date du centenaire de l'Aiglon, un mouvement en faveur de son retour en France fut près d'aboutir. Le Prince Joachim Murat, Paul Painlevé et M. Monzie y participaient. L'Impératrice Zita, dont le consentement était indispensable, (les Habsbourg étant propriétaires de la crypte des Capucins), le donna de la meilleure grâce. L'accord était établi entre Vienne et Paris et tout était prêt pour le transfert. Mais des oppositions et susceptibilités diverses firent échouer le projet. Le jeune Roi et empereur (Napoléon II), n'ayant régné légitimement que 15 jours, demeura dans le caveau des archiducs. En 1940, le jour même où Paris allait célébrer le retour des cendres, Napoléon 1<sup>er</sup> a retrouvé son fils. La nouvelle Allemagne « hitlérienne » a ainsi rendu hommage à l'Aigle en restituant la dépouille mortelle de l'Aiglon. Le 15 décembre 1940, à minuit passé, des gardes républicains en grande tenue forment dans la cour des Invalides une double haie porteuse de torches.

A l'intérieur de l'église, des membres de la famille impériale sont réunis autour de la princesse Napoléon ainsi que les représentants des plus fameux noms de l'Empire et de la France moderne. A une heure, retentit la sonnerie de clairons et tambours battants “Aux champs”, sur un affût d'artillerie, le cercueil du Roi de Rome se présente à la grille des Invalides. L'amiral Darlan, au nom du gouvernement français, le reçoit de l'ambassadeur d'Allemagne, tous deux le saluant longuement, la troupe présentant les armes. Quinze gardes républicains prennent en charge le cercueil, le portent jusqu'à l'autel en passant au-dessus de la crypte où repose l'Empereur. Un groupe de généraux et officiers suit le cortège. Les orgues entament la musique du Requiem pendant que la bière est déposée sur un catafalque que des soldats recouvrent du drapeau national. Le matin du 15, le cardinal archevêque de Paris célèbre la messe solennelle.

Puis, l'amiral Darlan dépose, au nom du maréchal Pétain, chef de l'Etat, une couronne au ruban tricolore devant le tombeau de Napoléon 1er. Une foule immense défile tout le jour devant le cercueil de l'Aiglon. Le soir venu il est transporté dans la chapelle qu'il occupe aujourd'hui. Il reposera là pour toujours dans la paix, la gloire et l'admiration des hommes. En cette petite chapelle, à Paris, sur les bords de la Seine, il est réuni au Peuple de France, sous le regard paternel.

*Pour mémoire, l'Aiglon est né à Paris le 20 mars 1810, baptisé le 9 juin 1810 à Notre Dame. Il décède de la tuberculose à la Cour de Vienne, 11 ans plus tard que son père, soit en 1832. Il n'avait que 22 ans. Son nom : « Napoléon François-Joseph Charles, Roi de Rome » Napoléon II est le titre lui étant donné à la cour d'Autriche afin de gommer Napoléon et Bonaparte duc de Reichstadt.*

**XXVII. 2- Que pouvons-nous dire sur les visites que le tombeau de Napoléon 1er suscita et suscite encore de nos jours ?**

**Réponse :**

Sous le Second Empire (1852-1870), le tombeau de Napoléon 1er est visité par Napoléon III, la reine Victoria, le roi de Bavière, le grand-duc Constantin de Russie. L'Europe entière des monarques honore le tombeau d'un ennemi admiré. Après 1870, chute de l'Empire et défaite contre l'Allemagne prussienne, le tombeau attire toujours autant. En 1896, Nicolas II de Russie visite le tombeau comme en 1897, le roi du Siam et en 1902, le représentant du négus d'Ethiopie.

Enfin, les militaires de haut rang en mission diplomatique s'y rendent comme en 1911, le général japonais Nogi Marasuke. La Première Guerre mondiale éclate, les combattants viennent au tombeau puiser le courage, tel en 1913, le 1er régiment de tirailleurs sénégalais. Vers 1918, le Salut du Poilu y est célébré. De même, lors de la Seconde Guerre mondiale, le général de Gaulle vient le visiter. C'est également le cas d'Hitler entouré de ses officiers. Aujourd'hui le tombeau attire les visiteurs du monde entier. Invité à Paris par Emmanuel Macron, Donald Trump est également venu auprès de Napoléon, Au-delà du Panthéon national, Napoléon 1er est devenu une figure universelle.

### **XXVII. 3- Que penser du mythe napoléonien et de son impact sur notre époque ?**

#### **Réponse :**

Globalement, le mythe est une représentation de la vie passée d'un peuple ou d'un personnage célèbre ou devenu célèbre par ses actions. Le mythe traduit aussi la dramaturgie de la vie sociale, de l'histoire poétisée, de divers symboles. Le mythe aide à percevoir une dimension de la réalité humaine en mettant en œuvre la fonction de l'inspiration. Il veut exprimer la vérité de certaines perceptions à discerner. C'est la valeur symbolique du mythe qui en révèle le sens profond.

En raison de son existence exceptionnelle, Napoléon 1er en est l'archétype. Le soleil se lève, sa lumière nous inonde, Jupiter nous envahit. Le mythe a pour objet de fonder une image ou une appréciation d'organisation sociale ou religieuse, voire morale. Le mythe offre plusieurs degrés d'interprétation. Ainsi, le mythe littéraire de Napoléon et de Las Cases reste le "Mémorial" de Sainte-Hélène publié en 1823. Jean Tulard écrit : "*En 1821, le mythe est définitivement constitué...*". Il est donc préférable de parler de mythe plutôt que de culte. Le sens de culte, trop restrictif, nous entraînerait plus dans un espace cultuel alors que le mythe, d'essence bien plus vaste embrasse le social, le politique, le philosophique, le psychologique, le religieux, etc.... C'est ainsi que la notion de culte reste peu adaptée à de trop grands hommes aux larges réalisations. Le mythe englobe la légende. Le mythe étant une édification imaginaire se voulant explicative des phénomènes cosmiques, psychologiques et sociaux à l'image d'êtres fabuleux proposant une explication sur certains aspects fondamentaux du monde, de la société véhiculant ces mythes. Le terme "mythe" est l'étymologie grecque du mot mythe qui signifie "converser". Le mythe évolue avec le temps, se renforçant ou s'amenuisant mais ne disparaissant pas. Par le mythe nous accédons à une zone de vérité historique, à un "modèle" d'activités humaines significatives afin d'en connaître les origines et de mieux les maîtriser.

Le mythe a tendance à s'enraciner dans la condition humaine et l'ordre social tout en voyageant vers le transcendant. Une réponse à la fragilité qu'éprouve l'homme face à sa condition, à l'inquiétude, à la souffrance, à la mort (cas de l'Empereur et sa résurrection) et enfin échapper aux vicissitudes de l'histoire. Le mythe amène à une image "d'état parfait" de l'homme ou de la société, d'un âge d'or. Mais où advient aussi la chute se traduisant par la déchéance, l'aliénation, l'esclavage, en gros, "grandeur et décadence", lot de toute civilisation. Les mythes ne suppriment pas l'histoire. Ils perdent de leur vérité et de leur force en parvenant à expliquer un passé. Le mythe représente un "pont" vers l'histoire quand on veut approfondir ses connaissances sur un personnage marquant, une époque où une société et ainsi mieux comprendre sa personnalité et le contexte dans lequel il a évolué, notamment pour ce qui concerne Napoléon 1er avoir voulu laisser de lui l'image de "l'homme total" au centre d'une "Grande France".

Napoléon 1er et de Gaulle sont devenus les deux figures ayant le plus marqué l'imaginaire politique national depuis la Révolution. C'est une stature, celle du « Grand Homme », être providentiel, sauveur de la patrie, père fondateur formant des ordres politiques durables. L'état napoléonien, ossature fondée par le Premier Consul au début du XIXème siècle étant toujours visible en France : le "Grand Consulat". Concernant de Gaulle c'est la 5ème République de 1958 sous laquelle nous sommes encore de nos jours. Napoléon 1er a connu sa légende noire : esclavagiste, sanguinaire, etc... de Gaulle a connu aussi des haines (Vichy, Algérie, etc...). Depuis le début du XIXème siècle, une forme politique particulière s'était établie en France avec le bonapartisme. Le général de Gaulle, paraissait partisan, avec prudence, d'une expression idéalisée du bonapartisme. De Gaulle s'est révélé démocrate avec un rétablissement républicain, alors qu'en 1799,

Bonaparte, pour raisons d'Etat, foula aux pieds la légalité républicaine.

Napoléon 1er apparaît jacobin pendant la Convention, républicain sous le Directoire, monarque républicain sous le Consulat, impérialiste sous l'Empire, jacobin sous les Cent-Jours et démocrate à Sainte-Hélène. Napoléon semble être le fils déçu des Lumières, de Gaulle marquant le volontarisme déterminé de "Chef" pouvant influencer positivement sur la société. Napoléon 1er, très autoritaire à certains égards mais puisant tout de même sa légitimité politique au sein du peuple. L'autoritarisme de Napoléon était toutefois tempéré d'une réelle sensibilité démocratique. La célébration de la force est indissociable du mythe napoléonien et gaulliste. Concernant le premier, c'est un symbole de la valeur militaire. Pour le deuxième, c'est l'expression de la volonté collective du peuple résistant se transformant en peuple français tout court : mythe de la "France résistante". De Gaulle est resté fasciné par Napoléon 1er (cf les mémoires de l'amiral Philippe) toute sa vie malgré certaines réserves sur Napoléon et la guerre.

En 1969, de Gaulle souhaitait marquer le bicentenaire de la naissance de Napoléon mais le pouvoir le quitta. La comparaison entre Napoléon et de Gaulle est d'elle-même révélatrice mettant en exergue une dimension fondamentale du mythe politique. Canonisation de Napoléon : "tradition consulaire républicaine", "tradition" car elle s'inscrit dans une continuité depuis la Révolution Française ; "consulaire" car elle met en avant la légitimité et la nécessité du dirigeant providentiel dans le dispositif politique notamment dans les moments de crises politiques et républicaines. Ces deux concepts paraissent essentiels pour la réalisation du bien commun et celui de l'intérêt général. La tradition consulaire prend son origine dans la continuité du sentiment et du mythe monarchique en France, imaginaire royaliste moderne intégré à la Révolution et en culture politique post-révolutionnaire malgré l'exécution de Louis XVI.

**Il se dégage trois traditions politiques** : républicanisme, orléanisme, bonapartisme pour souveraineté populaire et incarnation du pouvoir exécutif des Consuls, président, roi et empereur. C'est une forme hybride de politique, le consulaire ou avènement du Grand Homme, homme en tant que recours vers la républicanisation. La légende napoléonienne représente bien plus que Napoléon et l'Empire : le mythe politique prenant son essor dépasse leur fondateur. Le mythe entretient une tension quasi permanente entre l'histoire et la mémoire, entre la reconstruction du vécu "réel" et la réinvention idéologique. Napoléon, homme de guerre mais aussi homme de paix, émancipateur des peuples, penseur d'instincts libéraux. Jamais le mythe consulaire ne s'est aussi bien porté en France qu'en ce début du XXI<sup>ème</sup> siècle dans la capacité de rapprocher les Français dans un attachement aux idéaux de citoyenneté républicaine. Le mythe napoléonien fut remarquablement fécond et créatif car le mythe réinvente sans cesse. Jean Tulard écrit : "...Certains mythes meurent. Ce n'est pas le cas de Napoléon dont le caractère demeure moderne dans la résonance qu'il rencontre encore aujourd'hui..."

Le mythe de Napoléon a été, dans un premier temps, une sorte de "prétexte" à la réflexion. Napoléon Bonaparte fut, avant l'apparition de son mythe, un meneur politique, un chef d'Etat et un Général : triples fonctions trop souvent occultées par la vision romantique du personnage qui pourtant se montre en Chef avec le tournant de la Révolution française. Le meneur d'hommes s'impose comme héros pour certains : héros national devenant identité nationale et c'est là qu'éclôt et perdure l'esprit de Nation avec ses craintes et ses espérances. Napoléon est un personnage complexe et riche auquel s'attachent les thèmes de politique, géopolitique, administration, diplomatie, stratégie militaire, psychologie, sociologie, etc... C'est pourquoi les Français ne doivent pas négliger cet aspect de l'histoire napoléonienne et avoir un regard perspicace sur cet homme et cette époque constitutive de ce que nous sommes aujourd'hui. Histoire et mythe restent complémentaires et nécessaires à une société sans pour autant être confondus.

Pour beaucoup de Français, Napoléon 1<sup>er</sup> demeure un personnage primordial et ambigu mais modernisateur de la France : comment ne pas évoquer son code, son Concordat et ses « masses de granit » ayant fondé l'administration et le fonctionnement de notre pays ? La France doit rester fière de cette période napoléonienne. Certains ne sont pas d'accord avec Napoléon, homme de paix face à une Angleterre et une

Europe belliqueuse rejetant la poussée républicaine française libératrice. Napoléon demeure populaire et une grande figure de notre patrimoine. Il est universel sur les continents (Europe, Asie, Amériques, Afrique, la liste serait bien trop longue). Aujourd'hui encore il conquiert le monde même là où il ne s'est jamais rendu. Il est donc "immortel" et ainsi le titre de "*Napoléon n'est plus*" est totalement inadapté. Le mythe napoléonien est un exemple de réussite sociale de la Révolution Française capable de devenir "maîtresse de l'Europe".

Le mythe doit mener vers un idéal pouvant s'adapter aux circonstances et aux situations du réel. Le mythe politique se présente dans des situations de traumatismes sociaux. Le mythe napoléonien est assez positif en demeurant puissant et attractif tant en France qu'à l'étranger, disons à l'international. Napoléon lui-même déclara que son code civil demeurerait. Le mythe Napoléon sert une certaine image de la France et de son peuple en Nation incarnée avec son Chef hors du commun s'élevant au-dessus de sa condition. Nous frôlons là l'image romantique de Napoléon : face sombre et face dorée, Napoléon inépuisable est donc un modèle sans limite pour les auteurs.

Alors qu'il est sublime, Napoléon devient l'idole du commun et l'avènement d'un démocrate, certes rigide, mais populaire. Au crépuscule de la Révolution, Napoléon a modelé l'Europe en réalisations et institutions, en réussites et échecs. Le Vol de l'Aigle et les Cent-Jours ont construit une légende, un idéal populaire et politique. On est même, de temps à autre, intime avec Napoléon. Parfois les Français sont embarrassés à l'annonce de Napoléon et étrangement aucune place parisienne ne porte son nom et pourtant il est toujours bien là. Napoléon est en réalité un père non avéré pour la France qu'il a tant aimé.

En conclusion, 200 ans après la disparition de Napoléon (1769-1821), une très forte production culturelle populaire francophone et internationale émerge ne pouvant être exhaustive tant sa richesse est volumineuse. Nous pouvons toutefois citer la littérature, les bandes dessinées, les jeux vidéo de stratégie, les jeux d'échec, les publicités, les caricatures, les chansons, les images d'Epinal, les mangas japonais depuis les années 1969 (bicentenaire de l'Empereur).

Mais, où en est l'Education Nationale ? Le mythe alimente les collections, les ventes aux enchères, les expositions temporaires ou non, les commémorations. Les sites internet sont très nombreux sur l'homme, ses réalisations, ses campagnes, ses institutions, son histoire... Les délégations et sociétés de souvenir napoléonien sont très présentes et actives. Depuis Sainte-Hélène, près de 60 000 volumes ont été publiés sur Napoléon aux mille visages, environ un par jour. Tantôt haï, toujours admiré. Napoléon est héros de Plutarque. Le mythe de Napoléon est vivant et réalité par ses campagnes victorieuses dont Austerlitz, Iéna, Wagram, et les autres... L'Egypte ayant donné naissance à l'égyptologie et à l'Institut.

L'organisation de l'armée, véritable machine guerre, avec création des corps d'armée et utilisation parfaite de l'artillerie. Création de l'Ordre de la Légion d'honneur toujours présent de nos jours. Citons aussi les grandes écoles et les lycées. La création du Franc germinal, en vigueur jusqu'au début du XXème siècle. Certains de nos billets français étaient à l'effigie de Bonaparte. Napoléon est également représenté en philatélie nationale et internationale. Napoléon, roi et Empereur est partout. Il est présent dans les arts (peintures, sculptures, figurines, style d'ameublement, porcelaines, œuvres monumentales, architecture...), les films et reportages, dans les sciences et techniques, dans les arcs de triomphe, le Louvre, Fontainebleau, le Sénat, l'Elysée, les Tuileries, les Invalides (sa statue, son tombeau et chapelles), les grands canaux...

Puissent, les Aigles honorer toujours nos drapeaux. N'oublions pas que le cortège funèbre de Napoléon est passé sous l'arc de triomphe de l'Etoile, a descendu les Champs Elysées pour rejoindre les Invalides. Le symbolisme est très fort car les Champs Elysées, dans la mythologie gréco-romaine sont le lieu où les défunts se rendent pour goûter aux joies divines de l'éternité. Les Champs sont le symbole du paradis auquel les justes accèdent après la mort. D'autres symboles démontrent encore la résurrection de Napoléon 1er mais cela serait trop long à expliquer ici même.

**Mise en page : Kevin Eliçagoyen**